

Le massif des Dentelles de Montmirail

Correspond-il au massif du Haut-Comtat dont le contour ovoïde, qui s'étend de Vaison-la-Romaine à Beaumes-de-Venise, forme un périmètre de protection de site ?

Ou bien se confond-il avec les Dentelles Sarrasines, ce chaînon calcaire découpé en dents de scie dont l'image caractérise avec force ce pays ?

En réalité, le massif doit son nom au Grand Montmirail, barre rocheuse faisant face aux Dentelles Sarrasines dont le nom a aussi été emprunté par une ancienne station thermale. Administrativement, il correspond au territoire du canton de Beaumes-de-Venise, aussi est-ce cette entité qui a été retenue comme cadre de cet ouvrage.

Les villages correspondant aux communes du canton de Beaumes-de-Venise sont implantés dans le massif ou sur son pourtour. Leur territoire s'étend, à l'ouest, dans la plaine comtadine jusqu'à l'Ouvèze, voire au-delà pour le cas de Sablet.

La "montagne" comme certains l'appellent, qui culmine à 732 m sur la crête du Saint-Amand, semble veiller sur la plaine, et sur le Rhône, comme un avant-poste du mont Ventoux, forteresse dressée à 1919 m. Entre Ventoux et Comtat, Préalpes et Vallée du Rhône, arc alpin et Méditerranée, pays du nord et horizons du sud, le massif des Dentelles se situe en interface de deux milieux géographiques. Il présente cependant un caractère typiquement méditerranéen.

massif aux formidables ressources :

phénomène volcanique froid du plus grand intérêt géologique,
eaux "antiques" ou sulfureuses de Montmirail,
espèces animales menacées comme certains rapaces, variétés botaniques endémiques
et biotopes spécifiques...

Carte des Dentelles

Tout autour du petit massif montagneux des Dentelles de Montmirail s'étend, au
nord du département de Vaucluse,
le Pays des Dentelles.

Les hasards de l'histoire font que celui-ci se retrouve en grande partie dans le
Comtat Venaissin,
autrefois possession des Papes et, pour une petite part, dans l'ancienne
principauté d'Orange
dont le passé est très différent.

Ce territoire n'en a pas moins une identité propre, originale et pleine de
caractère,

Dominée par le contraste plaine-colline qui fait sa particularité.
Pour mieux sentir la spécificité de cette région, quelques repères historiques se
doivent d'être évoqués
afin d'évaluer à leur juste mesure l'impact et l'influence des grands événements
d'autrefois sur le pays des Dentelles.

Les oppidums,
vestiges de la préhistoire

Au sortir des ténèbres de la Préhistoire, diverses peuplades arrivent dans la
région, apportant un nouvel art de vivre.

D'abord les Ligures,

qui adorent les forces de la nature comme le mont Ventoux et apprécient le vin,
un breuvage exotique
vendu par les Etrusques.

Puis les Celtes,
frustes et brutaux, mais porteurs d'un grand progrès, l'usage du fer.

Parmi eux,
les Cavares s'établissent vers Carpentras, les Memini du côté d'Orange, et les
Voconces près de Vaison.

Ils s'installent sur des oppidums comme Clairier, dans le massif des Dentelles,
ou dans des cavernes comme à Rocalinaud près de Beaumes-de-Venise.

Avec le temps ces diverses populations se fondent et forment le peuple gaulois.

Sous l'influence des colonisations grecques et romaines

Dès le VI^e siècle avant JC,

les Grecs colonisent le rivage méditerranéen.

Leur influence remonte et civilise ces barbares grossiers que sont les Gaulois.
Ils leur apprennent à cultiver la terre, à planter la vigne, leur donnent le goût
des sciences

et leur enseignent même la politesse.

A partir de 124 avant JC,

les Romains entreprennent de conquérir la Gaule.

Ils occupent le sud de la Durance et remontent, battant Cavares, Memini et
Voconces.

Ils envahissent la Gaule Narbonnaise, y créent des colonies et introduisent la
langue latine.

Mais ce n'est qu'en 58 avant JC que Jules César pacifie vraiment la région.
Les colonies Julia Meminorum, à Carpentras, Vasio Vocotiorum, à Vaison, Julia
Secundorum, à Orange,

sont alors créées.

A la place des méchants bourgs gaulois
naissent d'élégantes villes à plan en damier, avec des rues pavées, un forum et
des temples.

Des remparts, des théâtres sont érigés, comme à Orange,
César construit des ponts, à Vaison ou près d'Apt, et trace des routes comme les
via Agrippa et Domitia.

La civilisation romaine pare la Province gauloise de mille édifices splendides.
Dans la région des Dentelles subsistent quelques restes de statuaire à Gigondas,
Sablet et Vacqueyras.

La Pax Romana dure trois cents ans et favorise une certaine prospérité.

L'empreinte des civilisations et des hommes
Le rocher de Rocalinaud ... Des sarrazins à la naissance de la Provence

A partir du Ve siècle,
le pays vit dans la terreur des Grandes Invasions avec d'abord les Vandales,
puis au VIe siècle les Burgondes, les Lombards et les Saxons qui ravagent
l'endroit.

Puis c'est la peste qui vient s'abattre sur la contrée et parachever la
désolation.

Au VIIIe siècle,
le pays est pillé et saccagé par les Sarrasins.
Dans les Dentelles, le castellas de Durban est rasé et certains lieux portent
encore comme des stigmates
des noms rappelant cette funeste période :
le Rocher du Turc, la Tour Sarrasine.

Au milieu du IXe siècle,
la Provence devient un royaume qui s'étend de la Méditerranée jusqu'au Lyonnais,
et au début du XIe siècle,
ce territoire est partagé en deux par la Durance.

Au sud, le Comté de Provence est attribué au Comte de Barcelone,
au nord, le Comtat Venaissin, souvent désigné sous le nom de Marquisat de
Provence, va au Comte de Toulouse.

Le Comtat Venaissin
tirerait son nom d'Avennicus, Avignon en latin, qui aurait donné Comitatus
Avennicinus,
et au fil des déformations Comitatus Veneticus, traduit en Comtat Venaissin.

A la fin du XIIe siècle,
Frédéric Barberousse, couronné Roi de Provence, accorde à Bertrand des Baux le
titre de Prince d'Orange.

C'est la naissance de cette Principauté.

Désormais le destin du pays des Dentelles, situé entre Comtat Venaissin et
Principauté d'Orange,
va être lié à l'histoire de ces deux fiefs, souvent détenus par des potentats
ennemis.

Ce sont des temps où les villages se protègent des incursions armées en édifiant
de solides remparts,

Comme Gigondas et Beaumes-de-Venise.

Mais c'est aussi l'époque des troubadours.

Ces baladins provençaux, comme Raimbaud de Vacqueyras,
excellent dans l'art de la poésie chantée, jonglant et récitant des vers de
château en château.

Le goût de l'amour courtois se répand dans les grandes familles féodales
qui aiment à s'assembler en Cours d'Amour,

et certains seigneurs, comme le Prince Raimbaud d'Orange, composent des poèmes.

Durant le XIIIe siècle

après la Croisade contre les Albigeois, les échanges de territoire sont nombreux.

Fuyant le Languedoc, beaucoup de Juifs viennent se réfugier dans la région.

Le Comtat Venaissin passe au Prince d'Orange, puis au Pape, et enfin au Comte de Toulouse.

Le château de Vacqueyras change souvent de seigneur tandis que le castel de Beaumes-de-Venise est pris par les Croisés que dirige le sinistre Simon de Montfort.

Finalement en 1274

le Pape Grégoire X récupère les terres comtadines : exception faite de la ville d'Avignon qui sera acquise plus tard, désormais le Comtat Venaissin appartiendra au Saint Sièg

La Tour sarrasine ... Le château de Beaumes-de-Venise

La présence pontificale

Le XIVE siècle

est dominé dans la région par la présence des papes.

En 1309,

le Pape français Clément V vient s'établir dans le Comtat Venaissin.

Il est le premier des neuf pontifes qui résideront à Avignon et dirigeront le Comtat.

Parmi eux, Innocent VI doit faire face aux Grandes Compagnies qui ravagent le pays et rasant une fois encore Durban, village et château.

Enfin en 1376,

alors que la guerre fait rage entre Comtat Venaissin et Principauté d'Orange, Grégoire XI décide de quitter Avignon pour retourner à Rome.

A partir du XVe siècle

le Comtat Venaissin est dirigé par des Légats, représentants du Pape,

tandis qu'en 1481, la Provence cédée à Louis XI devient française.

La guerre des idéologies religieuses

Le XVIe siècle est celui des Guerres de Religion.

François Ier vient défendre la Provence contre Charles Quint,
lorsqu'en 1540

une minorité hérétique, les Vaudois, lassée des persécutions dont elle est
l'objet, prend les armes.

Le Roi de France qui occupe le Comtat les fait brûler vif et détruit vingt-
quatre villages.

C'est le début de soixante ans de combats. Car bientôt une nouvelle hérésie, la
Réforme, se manifeste.

Elle est tolérée pendant quelques temps, puis c'est la guerre.

A cette époque la Principauté d'Orange appartient au Duc de Nassau,
prince protestant dont la famille règne sur la Hollande.

La région des Dentelles est le théâtre de nombreux combats.

Le chef huguenot Parpaille, qui aurait, dit-on, grandi à Beaumes-de-Venise,
tient Orange puis est capturé et décapité à Avignon.

A la Paix d'Amboise, la moitié de la région est aux mains des Huguenots.
Mais les hostilités reprennent : Gigondas est assiégé et pris par le Baron des
Adrets, redoutable chef protestant.

En 1572,

à Paris, c'est le massacre de la Saint-Barthélemy
au cours duquel le seigneur de Beaumes-de-Venise, passé à la Réforme, est
assassiné.

A la Paix d'Orange, le Comtat Venaissin paye les Protestants pour qu'ils se
retirent.

La misère et la famine se sont emparées du pays et, exténuées, les deux parties cessent le combat.

En 1598,

l'Edit de Nantes établit une paix véritable : une certaine tolérance s'installe vis-à-vis des Huguenots, mais l'Inquisition reste terrible pour les Juifs.

La peste dévastatrice sur deux siècles

A la faveur de la relative tranquillité du XVIIe siècle, les villages construits pour se défendre sur des lieux escarpés osent s'étendre dans la plaine.

Mais en France, Louis XIII a repris le combat contre les Huguenots.

Aussi le Duc de Nassau fait-il fortifier la ville d'Orange.

En 1629 la peste réapparaît et plonge le pays dans la désolation : même Beaumes-de-Venise, qui jusqu'alors s'était préservé en s'enfermant dans ses murailles, est durement touché.

En 1660,

Louis XIV prend Orange et fait détruire ses remparts : en guerre contre les Hollandais, il ordonne ensuite d'en raser le château, puis s'empare d'Avignon et du Comtat Venaissin.

Mais en 1697

Guillaume, Prince d'Orange, devient Roi d'Angleterre et le Roi Soleil, prudent, lui rend ses possessions.

Le Baron des Adrets

Au début du XVIIIe siècle,

en 1721, la Grande Peste arrive de Marseille ; sous le prétexte de surveiller le Mur de la Peste construit à la frontière orientale du territoire

pou empêcher la population de remonter et contaminer le nord du pays,
la France occupe le Comtat.

Les habitants de Sablet, épargnés par la maladie, élèvent une chapelle à Saint-Roch.

Dans la Principauté d'Orange, Louis XIV et la Maison des Nassau se disputent la succession de Guillaume.

En 1731,

après trente ans de tractations,

le Roi de France obtient les possessions du Prince d'Orange dont les fiefs de Gigondas, Suzette et Châteauneuf-Redortier, qui deviennent ainsi français.

Cependant, pour les habitants de la région, la vie est plus facile ; dans la plaine, de nouvelles cultures apparaissent :

la pomme de terre, le haricot et la garance qui est cultivée pour sa teinture rouge.

Le vin de Châteauneuf-du-Pape, particulièrement réputé, est exporté en Allemagne et en Angleterre.

De la révolution à la naissance du Vaucluse

Malgré un hiver 1788-89 terriblement rigoureux où les récoltes souffrent et la famine s'installe,

les gens de la région sont attentifs aux évènements qui se déroulent à Paris.

En 1790,

le peuple d'Avignon réunit les Etats Généraux de la province et demande le rattachement à la France.

Mais, si la cité des Papes est révolutionnaire, les habitants du Comtat restent fidèles au Saint-Siège.

En 1791,
une armée d'Avignonnais prend Cavaillon, et le pays se scinde en deux.
Le Haut-Comtat, attaché au Pontife, forme l'Union de Sainte-Cécile,
alors que les terres en bordure du Rhône et de la Durance constituent le Pacte
Fédératif.

Après plusieurs combats et le triste massacre de la Glacière,
un quatre-vingt-septième département français est créé en 1793.

C'est le Vaucluse :

son nom vient de Vallis clausa, la vallée close où la Sorgue prend sa source.
Désormais le sort de la région est lié à celui de la France et va se confondre
avec son histoire.

Les Dentelles, lieu de Résistance

Pendant la Résistance, c'est le Maquis Vasio qui occupe le terrain dans les
Dentelles de Montmirail.

Surtout actif entre 1943 et 1944,
il se charge d'abord de recueillir les jeunes gens qui refusent de partir en
Allemagne pour le STO
(Service du Travail Obligatoire).

Des camps de réfractaires sont installés sur le versant nord des Dentelles, à la
ferme Blémont près de Sablet,
et dans le vallon de Prébayon.

A partir de 1944 peu à peu la Résistance s'organise :
il y a une armée secrète à Vaison, Malaucène, Sablet, Beaumes-de-Venise et
Séguret.

Pendant quelques temps, Lucien Grangeon qui dirige le Maquis avec Julien Alazard,
de Sablet,
se cache au château de Montmirail.

En avril 1944, une quinzaine de responsables du Maquis Vasio sont arrêtés :

Grangeon doit se réfugier dans les bois.

Avec trois camarades, il prend le maquis au sens strict du mot.

Déambulant sur les pentes nord du massif des Dentelles, les fugitifs changent
chaque jour de campement

et sont ravitaillés par Julien Brès, de Suzette.

A cette époque, toutes les armes parachutées sont rassemblées et entreposées dans
les Dentelles,

Près de la Verrière, dans la grotte de la Loubattière.

Dans la journée du 6 juin 1944,

le cri de la chouette résonne dans les bois du Saint-Amand.

C'est le signal de Brès qui vient annoncer le débarquement de Normandie.

Aussitôt les 70 maquisards de Vasio se rassemblent à la ferme du Laquet, non loin
de la Verrière,

pour mettre une opération sur pied.

Il s'agit de barrer le chemin aux Allemands qui refluent vers le sud.

Les gendarmes de Beaumes-de-Venise se joignent à eux.

Le 10 juin, une colonne ennemie marche sur Vaison :

elle se heurte au Maquis qui lui inflige de nombreuses pertes, voit tomber 17 des
siens et se replie.

Harcelé, le groupe Vasio se réfugie alors dans le Ventoux et, le 5 août,
participe à la bataille de Montbrun.

Après le débarquement de Provence,

le Maquis Vasio devient la Ière Compagnie du Ier Régiment des FFI de Vaucluse.

Les Dentelles de Montmirail

dressent leurs arêtes rocheuses crénelées d'un seul jet
au-dessus des aimables étendues planes et douces des vignobles de la plaine.
Cette soudaine émergence a quelque chose d'inopiné qui accroche l'oeil et le
retient.

Le regard s'attarde alors sur un enchantement de ciselures délicates que la
pierre projette au ciel,
et l'on ne résiste pas à s'engager dans les vallonnements cultivés que sont les
contreforts de ces singuliers reliefs.
Le massif s'étale en forme de triangle.
Il est délimité au nord-est par la crête du Saint-Amand, point culminant de 732m,
au nord-ouest par la plaine de l'Ouvèze,
au sud par celle du Comtat
et, à l'est, par le défilé du Barroux et de Malaucène, qui le sépare des
contreforts du mont Ventoux.

Les Dentelles de pierre, au nombre de trois, courent parallèlement les unes aux
autres à travers le paysage.
La première ou Grand Montmirail (553m), au sud, est fragmentée en trois parties :
le Grand Montmirail, la Salle et le Rocher Saint Christophe.
La deuxième ou Dentelle Sarrazine, au centre, est plus élevée (667m) mais moins
étendue.
La troisième ou Grande Montagne, se déploie au nord dans le prolongement du
Saint-Amand.

Le mot "dentelles" vient immédiatement à l'esprit lorsqu'on découvre ces rubans
de pierre
qui festonnent gaiement sur fond de ciel bleu.
Leur verticalité, leur blancheur, en font un spectacle si pittoresque qu'on le
dirait tout droit sorti d'une BD.
Et l'on a quelque difficulté à prendre au sérieux ce pur décor esquissé, semble-
t-il, par une main pressée.
Car habilement, selon les heures et les saisons, le jeu des lumières le rend
tantôt tragique et grandiose,

tantôt redoutable ou résolument chromo, le plus souvent poétique et délicat.
Le soir, sous certains angles, les trois guirlandes viennent se décalquer les
unes sur les autres,

alors le paysage devient digne des estampes chinoises les plus subtiles.
Mais ce côté étonnamment irréel est atténué par l'atmosphère rêveuse qui flotte
dans les parages,

Cette sorte de langueur indifférente
qui est le propre des pays de Provence et qui enveloppe toute chose d'une
certaine indolence.

Si bien que le plus parfait des paysages devient alors tout simplement humain.
A vagabonder entre les crêtes, on se laisse guider par la découpe ajourée du roc
vif pour découvrir,

bien encadré dans l'échancrure d'un vallon, le mont Ventoux qui, sous son
meilleur profil, prend des allures de Fuji Yama. Puis, en se haussant sur quelque
rocher, il faut risquer un œil vers le septentrion,
au-delà des plaines qui s'étalent et se perdent dans les lointains brumeux et les
rigueurs du nord.

Les Dentelles de Montmirail sont un petit joyau plein d'inattendu.
Un condensé de montagnes à la fois frivoles et graves, parfois vives comme un
éclat de rire,

Parfois denses, et cet étrange mélange frôle souvent le sublime.
Leur présence est si intense qu'elle imprime sa marque loin aux alentours, tant
sur la nature que sur les hommes.

Comme un chaos découpé sur l'horizon

La géologie du massif des Dentelles est à la fois complexe et originale.
Ces drôles de montagnes datent du Secondaire (entre 200 et 60 millions d'années).
Ce sont des barres rocheuses jurassiques, redressées à la verticale par la
pression des masses en mouvement,

Puis érodées au fil du temps.

Elles sont découpées par des failles.

On y trouve des argiles rouges dolomiques et des marnes à gypse correspondant au Trias.

Les calcaires massifs, qui constituent les Dentelles proprement dites, et les marnes appartiennent au Jurassique et au Crétacé inférieur.

Enfin, au nord du massif, se trouvent des matériaux sableux qui datent du Crétacé.

La périphérie est recouverte dans son ensemble de terrains tertiaires.

Au Jurassique supérieur (début du Secondaire),

la région est occupée par une mer profonde qu'on appelle la fosse vocontienne. Celle-ci se rétrécit au cours des millénaires pour devenir un golfe étroit dans le centre du massif.

Au début du Tertiaire (entre 60 et 2 millions d'années), celui-ci se dresse lors du plissement pyrénéo-provençal.

C'est à cette époque que se forment les éminences de Gigondas, de La Roque-Alric et du Barroux.

A la fin du Tertiaire, à la période du Miocène qui commence par une phase de sédimentation,

se creuse la faille de Nîmes qui court de la Catalogne jusqu'aux Préalpes, au nord de Die,

et dans son effondrement, bouscule tout.

En une gigantesque poussée, des sels gemmes remontent des grandes profondeurs (5000 m sous terre)

et traversent la couverture sédimentaire pour "éclater" à la surface.

Des gypses, des marnes noires et rouges émergent alors.

Ce bouleversement provoque un chaos de roches qui s'imbriquent et se superposent en un soulèvement général

et fait se dresser les roches calcaires.

Véritable volcanisme froid lentement mis en œuvre, ce phénomène, nommé "diapir", va donner un goût salé aux ruisseaux et aux sources de l'endroit, notamment à la Salette.

La mer enfin, qui occupait encore la plaine du Rhône, se retire définitivement. Ainsi sont façonnées les Dentelles de Montmirail dans leur structure actuelle.

Flirt avec le bleu du ciel

La Provence, c'est l'idée de soleil. Son climat semble par sa clémence inviter à de perpétuelles vacances.

Il est vrai que, située entre le 43^{ème}° et le 44^{ème} parallèle, la région des Dentelles de Montmirail est incontestablement plus proche de l'équateur que du pôle

et à priori baignée d'une agréable chaleur.

Et pourtant, cette douceur de vivre, qualifiée de climat méditerranéen altéré, n'est pas tout à fait celle que l'on pense, et cache une réalité paradoxale.

H. Boucou, amoureux de la Provence, écrivait, il y a un demi-siècle, "...tout comme le relief, comme les couleurs même du pays, le climat est brutal et violent...".

Celui-ci est en effet plein de contrastes.

Si les étés peuvent être secs et d'une aridité subtropicale, dès la fin de cette saison arrivent souvent des pluies diluviennes qui, par leur soudaineté et leur importance, emportent tout sur leur passage.

L'hiver enfin laisse le champ libre aux grandes cavalcades du mistral qui, lorsqu'il est furieux,

vous couche un arbre, vous renverse un homme, avant de s'en aller vous décorner tous les taureaux de Camargue.

Cependant, les temps ont-ils changé et, depuis plus d'un quart de siècle,

on a pu remarquer que les étés sont moins longtemps torrides, tandis qu'en hiver le mistral n'est plus aussi omniprésent. On le dirait même devenu timide, ce qui ne lui ressemble guère.

De fait, la régulation du Rhône et le contrôle de son cours ont assagi ses flots sauvages et les ont rendus plus étales.

Cette présence d'eaux plus calmes a généré des brouillards dans les alentours, phénomène tout à fait rare auparavant, et a, d'après certains, atténué la formation du vent.

Mais à la différence de la plaine, le massif des Dentelles est nuancé d'une pointe de climat montagnard.

Les orages y sont plus fréquents, les pluies plus abondantes et réparties sur une période plus courte.

Et il arrive même parfois qu'il neige. En moyenne quatre jours par an.

Une eau plus précieuse que l'or

Pour les pays de soleil, l'eau, source de vie, est un bien plus précieux que l'or des Rois Mages.

Dans le massif des Dentelles, de tout temps, elle a été une préoccupation essentielle.

Sur ces pentes arides, depuis l'Antiquité, l'homme mène une lutte perpétuelle pour ou contre cet élément vital,

à la fois tant espéré et si redouté, parce que trop rare ou trop présent.

En effet,

lorsque les pluies tombent, elles s'infiltrant et vont nourrir de rares petites sources ou alimenter de maigres cours d'eau qui émergent des fissures calcaires et auprès desquels, depuis les temps les plus reculés, les hommes se sont organisés et ont accroché leurs villages.

Lorsque ces pluies torrentielles s'abattent sur le pays, dévalant les pentes,
creusant des sillons
comme autant de balafres dans la terre, arrachant et ravageant toute chose sur
leur passage,
elles laissent un paysage dévasté.

Dans les Dentelles, parler de cours d'eau serait un bien grand mot,
car ceux-ci se réduisent souvent à de minces filets miroitants.
La plus grande partie de l'année, ils disparaissent purement et simplement.
Si bien que le promeneur étourdi qui croit enjamber un banal fossé, traverse en
réalité un ruisseau à sec.
Pourtant il ne faut pas s'y tromper, ceux-ci peuvent gonfler en un clin d'œil,
prendre une ampleur inimaginable,
et se transformer en de furieux torrents de boue, terribles.
L'histoire de la région est émaillée de leurs sautes d'humeur, la dernière
d'entre elles étant la catastrophe de 1992. Cette année-là, non seulement
l'Ouvèze a ravagé Vaison-la-Romaine,
mais à Lafare, la Salette a emporté un pont et un pan de route entier, avec une
voiture et son chauffeur,
avant d'aller dévaster Beaumes-de-Venise puis Bédarrides.
Parmi les petits rus lunatiques du massif,
on trouve le Vallat de Fenouillet et la Riaille de Suzette,
dont les ondes claires s'additionnent pour former la perverse Salette,
enfin le Trignon qui, prenant sa source dans le ravin de Prébayon, dirige son
cours vers Gigondas et Sablet.
La légende raconte qu'il y a fort longtemps, ce ruisseau, par la furie de son
débordement,
provoqua la destruction du monastère de Prébayon bâti sur ses rives.

On est à même de mesurer la violence de cette crue lorsqu'on constate le peu de vestiges que ses flots ont laissé
Pour obtenir de l'eau, ce trésor indispensable à la vie, chaque village a donc déployé des efforts considérables, imaginé et inventé mille dispositifs plus ingénieux les uns que les autres et souvent réalisé d'énormes travaux.

Ainsi, à La Roque-Alric des puits furent creusés, mais ceux-ci étaient souvent à sec.

Les habitants ont donc été contraints de capter des sources lointaines et d'amener leur flux par des galeries construites au prix d'un travail considérable.

A Lafare, jusqu'au XIXe siècle, l'eau recueillie était chargée de gypse, laiteuse, impropre à la consommation et à la lessive

Il fut donc décidé d'aménager un point de captage à Cassan et d'installer une conduite jusqu'aux habitations.

Quant au village de Suzette, il ne disposait que de citernes et de bassins jusqu'au milieu du XIXe siècle, pour stocker ce qui pouvait être recueilli, tant ses environs sont désespérément secs.

Puis un particulier vendit sa source, en contrebas du village, ce qui permit enfin de construire une fontaine.

Gigondas capte depuis trois cents ans la source des Florets et conduit ses eaux jusqu'aux maisons par des canalisations qui alimentent ses trois fontaines.

La plaine, par contre, est une terre bénie des dieux.

L'eau y a toujours été partout présente.

Celle-ci, provenant de

la nappe miocène de Carpentras, possède la caractéristique d'être vieille
d'environ 10 000 ans.

Cette eau antique alimente généreusement Beaumes-de-Venise à Saint-Roch et Notre-
Dame-d'Aubune.

Vacqueyras, le village aux sept fontaines, et Sablet s'y approvisionnent aussi,
mais puisent également dans les réserves souterraines de la vallée du Rhône.
Cependant, l'une des singularités du massif des Dentelles est qu'il génère tout
de même des sources.

Certaines, en raison des remontées de sel gemme favorisées par la faille de
Nîmes,

sont tellement salées qu'elle ne peuvent être consommées.

Elles affleurent du côté de Malaucène.

D'autres sont thermales ;

réparties sur les territoires de Beaumes-de-Venise et de Gigondas,
elles étaient exploitées à Montmirail jusqu'au milieu du XXe siècle.

Leurs eaux étaient alors si réputées qu'elles attiraient des curistes venant de
toute la France

ainsi que de nombreuses célébrités.

Depuis toujours l'homme a joué un rôle important dans l'évolution de la faune
comme de la flore

par son implantation dans le massif, par l'utilisation extensive qu'il a faite du
sol

et par l'introduction de certaines espèces.

Mais, depuis quelques temps, ici comme dans d'autres lieux de la région,
le brusque et considérable accroissement de la fréquentation humaine a provoqué
le départ de quelques espèces animales et la quasi disparition de certaines
plantes.

Un refuge pour la faune sauvage

Dans ce milieu favorable que représentait le massif des Dentelles se trouvaient,
il y a encore peu,

de grands rapaces ayant élu domicile dans les replis des roches escarpées.

Ainsi un couple d'Aigles de Bonelli
qui a récemment quitté l'endroit à la recherche d'une nouvelle tranquillité.

Certains d'entre eux, pourtant, demeurent encore
et il faut évoquer la présence rare de Vautours d'Egypte ou percnoptères.
On peut aussi apercevoir des Aigles Royaux, qui ne nichent pas sur place,
ainsi que des Circaètes Jean-le-Blanc, les plus grands rapaces de la région
qui se nourrissent de serpents et de lézards et vont hiverner en Afrique d'où ils
reviennent fin mars.

On trouve encore deux ou trois couples de Grands-Ducs d'Europe, des Buses
et des Bondrées apivores qui sont des migrants.

Le massif présente aussi un grand intérêt écologique pour l'avifaune des faces
rocheuses.

Les passereaux sont assez nombreux, comme les Fauvettes à tête noire, les
Hirondelles de rochers, les Martinets alpins, ainsi que les Grands Corbeaux qui
nichent au creux des parois ;

les Merles bleus sont des hôtes des rochers assez discrets et rares.

Les espèces de passage trouvent également une terre d'accueil dans le massif,
tels que le Trichodrome échelette en hiver, ou le Guêpier d'Europe et le Pipit
des arbres au printemps.

Les taillis de chênes verts abritent deux espèces de fauvelles, l'Orphée et la
Passerinette,
tandis que les garrigues hébergent la Pitchou et la Mélanocéphale, ainsi que la
Pie-grièche méridionale.

Toutefois, dans le massif des Dentelles,
les présences qui frappent fortement l'imagination
sont celle du traditionnel renard, toujours en quête de rapine, et surtout celle
du sanglier.

Il n'est pas rare, au détour d'une promenade, d'en rencontrer dans les sous-bois,
et de se trouver bien embarrassé quant à la conduite à tenir face à sa masse
impressionnante.

Peu nombreux et sauvages à l'origine,
leur nombre a considérablement augmenté en raison de l'introduction de laies
pleines, lâchées par les sociétés de chasse dans les années 1980.

Depuis, ils se sont rapidement multipliés et représentent aujourd'hui un
véritable fléau pour l'agriculture,
ravageant vignes et vergers.

Les battues organisées par les chasseurs ne parviennent pas à venir à bout de
leur surnombre.

Récemment, ont été repérés un couple de chamois
semblant s'acclimater parfaitement à la faible altitude des Dentelles,
ainsi que quelques chevreuils ayant élu domicile au cœur du massif.

Hôtes plus discrets et inoffensifs, les lézards sont très présents sur les pentes
de garrigue.

On peut noter le Psammodrome d'Edwards, petit et presque insignifiant,
ainsi que le Lézard ocellé, "rassade" ou "lambert" en provençal, le plus grand
d'Europe,

qui aime à se chauffer sur la roche blanche des Dentelles.

Sa teinte vert jaunâtre, ses flancs tachetés de bleu sont d'une rare
magnificence.

C'est un plaisir délicat que d'entrevoir l'espace d'un instant sa lumineuse
parure,

quand, ébahi et figé, on le débusque derrière une pierre, avant qu'il ne disparaisse en un éclair étourdissant.

Mais c'est le Lézard vert, à l'incroyable couleur fluo, très présent dans les zones de lisière,

qui est incontestablement le plus éblouissant.

La Salamandre tachetée ne se montre, quant à elle, qu'après la pluie ou bien la nuit.

Elle apprécie les coins humides et recherche les sources et les petits filets d'eau, pour y déposer ses larves.

Depuis toujours on lui attribue des pouvoirs magiques, comme celui d'éteindre le feu,

à tel point que François Ier en avait fait son emblème.

Les serpents se rencontrent fréquemment à travers les Dentelles.

De grande taille, la Couleuvre à échelons, avec ses deux raies noires, n'est pas très sauvage

et de ce fait souvent victime des voitures sur les routes.

Par contre la Couleuvre de Montpellier, "la Grande ser" ou "Colubre", rapide comme l'éclair, farouche et agressive quand elle se sent menacée, ne se laisse pas approcher.

Pouvant atteindre 2,50 mètres, c'est le plus grand reptile d'Europe et la seule couleuvre venimeuse ;

pas de crainte à avoir cependant, puisque ses crochets sont disposés au fond de sa gorge.

La Vipère aspic, de couleur grisée, est une espèce protégée.

Comme dans toute la région, on la remarque communément sur les crêtes ou dans les garrigues.

Elle a coutume de passer l'hiver dans des anfractuosités, et de se montrer surtout en automne ou au printemps.

Elle suscite la crainte, bien qu'elle joue un rôle important dans l'équilibre écologique du massif.

Un grand jardin de garrigue

La grande diversité de la flore des Dentelles s'explique par la situation de ce massif en limite nord du climat méditerranéen et par des contrastes très prononcés dus aux différences d'exposition et à la nature des sols.

Sur les versants sud, on trouve un ensemble de taillis de chênes verts, de pinèdes de pins d'Alep et de garrigues à romarin et aphyllanthes, tandis que les fonds de vallons et les pentes nord présentent une végétation de chênes pubescents, de buis et de pinèdes de pins sylvestre.

La partie méridionale du massif, aride, rocheuse et chaude (les piémonts sud des Dentelles sont parmi les plus chauds du département de Vaucluse), offre un saisissant contraste avec son côté septentrional, plus tempéré. De même, il existe une différence frappante entre les espaces de nature restés en l'état et une viticulture de plus en plus omniprésente, qui s'insère comme une mosaïque dans le milieu naturel.

Sur les roches et les vires des Dentelles, l'aridité impose sa marque avec une flore composée d'espèces dont certaines sont devenues emblématiques pour les gens de la région.

Tel est le cas de la doradille de Pétrarque (*Asplenium petrarcae* (Guérin) DC),

qui s'accroche aux rochers de la Salle, et a été découverte au début du XIXe siècle à Fontaine-de-Vaucluse par le docteur Guérin (1773-1850), professeur de botanique à la Faculté de Médecine d'Avignon.

C'est également à la Salle et à Saint-Christophe que l'on peut rencontrer le rare et tout petit gui du genévrier (*Arceuthobium oxycedri* (DC) M. Bieb), qui parasite et se confond avec le genévrier de Phénicie.

D'autres espèces méditerranéennes, situées en limite nord de leur aire de répartition, parviennent aussi à se maintenir.

Ainsi le pistachier lentisque (*Pistacia lentiscus* L.), espèce littorale qui se raréfie très vite à l'intérieur des terres,

La globulaire (*Globulria alypum* L.) qui épanouit ses pompons bleus en plein hiver,

le narcisse douteux (*Narcissus dubius* Gouan), l'herbe à Buffon (*Buffonia perennis* Pourret) dédiée au grand naturaliste. Dans les vignes situées près de Lafare, on observe au début du printemps la tulipe des forêts à fleurs jaunes (*Tulipa sylvestris* L.).

C'est également entre Lafare et le Grand Montmirail que se rencontrait encore, il y a une quinzaine d'années,

le silène attrape-mouches (*Silene muscipula* L.), qui est devenu tellement rare qu'il a peut-être déjà disparu de la flore de France.

Sur les talus des chemins, dans quelques champs d'oliviers entre Beaumes de Venise et Lafare,

le câprier (*Capparis spinosa* L.) se maintient toujours, et témoigne d'une époque où il était cultivé à grande échelle.

Dans la partie septentrionale du massif, au nord du Saint-Amand et de la Grande Montagne,

la végétation se modifie profondément.

De toutes les chênaies pubescentes vauclusiennes, celle que l'on rencontre ici est la plus diversifiée, la plus originale, en raison de sa situation en carrefour qui lui apporte quelques espèces rares en région méditerranéenne. Les boisements du nord du Saint-Amand présentent même des allures nettement montagnardes.

On est ici en présence de chênaie-buxaie, implantée sur une ancienne hêtraie qui a été coupée à blanc il y a probablement plusieurs siècles. Mais dans une telle région et à une altitude aussi basse, la hêtraie n'a pu se reconstituer, même si quelques hêtres rabougris se maintiennent toujours dans le vallon de Prébayon.

En revanche, les espèces florales spécifiques aux hêtraies sont toujours présentes, comme le lys martagon (*Lilium martagon* L.), le grémil bleu (*Lithospermum purpureocaeruleum* (L.) Scholler), la prunelle à grandes fleurs (*Prunella grandiflora* (L.) Scholler), la serratule tinctoriale (*Serratula tinctoria* L.).

Les pelouses de la partie sommitale du Saint-Amand hébergent le millet printanier (*Milium vernale* M. Bieb.), toujours très rare en France, et l'étoile jaune des prés (*Gagea pratensis* (Pers.) Dumort).

Plus loin, vers l'Arfuyen, on rencontre les landes à genêt de Villars (*Genista pulchella* Vis.), petite espèce ligneuse plaquée au sol, alors que les rochers en *Prunella grandiflora* Buglossoides purpureo-caeruleum ubac du Saint-Amand sont colonisés par la saxifrage continentale (*Saxifraga continentalis* (E. & I.) D.A. Webb).

Dans les grands vallons encaissés qui courent du Saint-Amand à Vaison-la-Romaine,
où la fraîcheur se maintient longtemps,
se sont installés le mélampyre des bois (*Melampyrum velebiticum* Borbas), la
laïche digitée (*Carex digitata* L.),
la gesse noire (*Lathyrus niger* (L.) Bernh), et la petite pervenche (*Vinca minor*
L.).

Les clairières de la chênaie pubescente
sont riches en orchidées avec l'ophrys de la Drôme (*Ophrys drumana* Delforge),
l'orchis militaire (*Orchis militaris* L.)
et l'orchis bouffon (*Orchis simia* Lam.), entre autres.

Même si une partie du massif des Dentelles se trouve en Forêt de Protection,
cet espace reste néanmoins très fragile et fortement menacé,
par la forte emprise de la viticulture d'une part, et par la surfréquentation
touristique, d'autre part.

Si l'on veut à l'avenir conserver ce massif en l'état, il faudra renforcer les
mesures déjà prises,
en vue de respecter un patrimoine naturel et paysager parmi les plus intéressants
de Provence.

Le massif des Dentelles offre un paysage d'une grande qualité esthétique.

Cependant qu'est-ce qu'un paysage ?

La perception de l'étendue du visible ?

Certes, mais ici c'est avant tout un legs de la nature et un héritage des hommes
qui y ont vécu.

La lecture d'un tel espace est essentiellement subjective.

Elle est conditionnée par la manière dont on pratique le lieu,
selon que l'on y réside et y travaille, ou que l'on est de passage.

Cette appréciation est aussi influencée par les différentes modes et tendances
culturelles de chaque époque.

Enfin le regard porté sur un site est relativisé par rapport à d'autres lieux que chacun a en mémoire.

Un lieu en évolution permanente

Par le passé, le massif des Dentelles était un lieu d'existence et de travail peu valorisant,

la vie y était dure et le sol aride.

Les hommes qui y vivaient y étaient nés, leur raison d'exister était là, sur cette terre, et par cette terre, même s'ils peinaient à la tâche.

Le paysage, construit par ces paysans pour qui la notion d'esthétique ne comptait pas, n'était qu'un outil ingrat.

La vision immuable qu'ils avaient de la nature alentour était simplement utilitaire

Aujourd'hui, les Dentelles de Montmirail tendent à devenir un lieu de loisirs.

C'est la campagne renouvelée.

Le tourisme et le phénomène de la résidence ont totalement bouleversé la lecture ancienne de l'environnement.

Les agriculteurs, dont le travail a considérablement évolué, sont beaucoup plus tournés vers l'extérieur, grâce à un meilleur niveau de vie.

Ils ont pris pleinement conscience de la qualité visuelle de l'endroit et parfois transformé celui-ci en objet commercial.

Le paysage se voit ainsi reproduit sur des étiquettes et le site de telle ou telle exploitation agricole

Regard sur un paysage

Les Dentelles vues depuis la plaine de l'Ouvèze devient parfois argument de vente.

Cependant, la beauté du lieu est souvent ressentie comme un frein aux exigences de l'agriculture actuelle.

Impératifs économiques et respect de l'environnement apparaissent alors comme difficilement compatibles.

A la lueur de cette nouvelle perception, on peut imaginer que des changements devraient s'opérer.

Les nouveaux moyens techniques facilitant considérablement les modifications du terrain,

toutes les conditions sont réunies pour permettre de vastes remaniements des sols.

Et la question se pose, dorénavant, de savoir s'il faut protéger des espaces qui n'ont plus toujours leur raison d'être et appartiennent au passé.

Or on s'aperçoit que le regard posé sur un lieu comme celui des Dentelles demeure le plus souvent passéiste.

La société actuelle, tout industrielle et virtuelle qu'elle soit, garde des fondements qui reposent sur la ruralité.

Il y a une nostalgie sous-jacente de la terre, un besoin de retour aux sources. D'où l'idée, en définitive partagée par tout un chacun, d'éviter de gaspiller le patrimoine naturel,

et pour les générations futures, de le protéger.

Il est un autre paramètre, celui de l'évolution.

On ne mesure pas toujours combien le paysage, sous son image intemporelle, est en réalité changeant, malléable, fragile.

Des coteaux, un vallon et ses bosquets, semblent être là depuis toujours et pour toujours.

En fait il n'en est rien.

On l'a vu, l'environnement dans lequel nous sommes aujourd'hui est le résultat du travail de l'homme tout au long de l'histoire.

A chaque époque celui-ci a façonné son milieu selon ses besoins, si bien que l'espace est devenu le miroir de son existence. Au fil des siècles, différents types d'activités ont marqué la nature de leur empreinte spécifique.

Le spectaculaire phénomène actuel de reboisement spontané des collines, ou encore les cultures en terrasse en sont deux parfaits exemples.

Pour ce qui est du passé récent, dès la fin du XIXe siècle, le besoin impératif de bois pour les usages domestiques a entraîné un déboisement intense jusque vers 1950.

Les versants dénudés du massif prirent alors une allure désertique et pelée qu'on a du mal à imaginer aujourd'hui.

Cependant, l'apparition du fuel comme moyen de chauffage va mettre fin à ces coupes de bois, et les taillis peu à peu vont repousser. Ainsi, depuis le milieu du XXe siècle, une parure sombre est lentement apparue sur les pentes, donnant au pays un aspect verdoyant que n'avaient jamais connu les générations précédentes.

En outre, l'abandon de bon nombre d'anciennes terrasses plantées d'arbres fruitiers qui, laissées à elles-mêmes, sont envahies par les buissons et les bois, participe au reboisement. Enfin, l'affluence des néo-ruraux qui, autour de leurs maisons, organisent des jardins et plantent des arbres, accentue cette tendance.

Parallèlement à cette lente métamorphose, l'assaut de la vigne qui remonte de la plaine et s'installe sur presque toutes les pentes, modifie tout aussi profondément les lieux.

En quelques années, des pans entiers de collines incultes ont été défrichés et transformés en vignobles.

Si l'on est un peu attentif et si l'on prend un recul d'une cinquantaine d'années,

on peut ainsi constater une transformation totale du paysage des Dentelles.

Tout comme il reflète l'activité des agriculteurs qui l'ont façonné, aujourd'hui le pays des Dentelles est aussi à l'image des nouveaux habitants.

Ces derniers, résidents temporaires ou principaux, viennent le plus souvent de la ville pour apprécier la tranquillité des lieux sans pour autant y travailler.

Leur mode de vie se traduit par une "occupation" du territoire : ainsi, on assiste à un inexorable "mitage" des pentes boisées qui se couvrent de constructions,

à la multiplication des chemins pour accéder à ces nouvelles habitations, bref à une transformation progressive du massif en banlieue-dortoir résidentielle.

Les villages eux-mêmes s'étirent et s'étendent, essaimant bâtiments et lotissements tout autour de leur agglomération, créant allègrement de nouveaux quartiers à travers champs.

Peu à peu la surface agricole est grignotée, rongée, et les nouvelles zones d'habitat diffus tendent à se rejoindre,

Comme c'est le cas entre Beaumes-de-Venise et Aubignan.

Il existe enfin une nouvelle pratique du massif en tant qu'espace de jeux. Pour la société paysanne, lorsque les collines cessaient de remplir leur rôle économique,

Elles devenaient un lieu de chasse ou de cueillette.

Les citadins ont apporté une autre dimension aux versants non cultivés, celle de la détente, de la balade, du sport.

Les rochers des Dentelles sont devenus un haut lieu d'escalade,

de nombreux grimpeurs y viennent, des professionnels de la montagne s'y exercent. Randonneurs et amateurs de VTT ont également investi les pentes et des gîtes ont été créés pour les recevoir.

Toute une activité économique s'est ainsi greffée autour de cette nouvelle vocation ludique du massif.

Le paysage des Dentelles de Montmirail n'a donc rien d'un espace bucolique intemporel et figé.

Il vit et évolue beaucoup plus qu'on ne le pense.

De ces mouvements est né un équilibre fragile qui a fait jusqu'ici la magie de l'endroit

et dont il appartient à l'homme de décider s'il veut le sauvegarder.

Un amphithéâtre à ciel ouvert

L'un des plus beaux exemples de modification du milieu naturel par l'homme à des fins économiques sont les terrasses.

Dans le sud, la culture en terrasses est une pratique très ancienne.

On en trouve des représentations sur les tableaux italiens du Moyen-Age, à une époque où la nature cesse d'être hostile et devient maîtrisée et ordonnée par l'homme.

Les plantations en gradins sont un accord parfait entre les exigences économiques, esthétiques et hydrologiques des reliefs accidentés.

Elles créent un paysage d'une harmonie remarquable, si bien que cette pratique est encore employée aujourd'hui

Dans les pays méditerranéens.

La difficulté de ces régions au sol souvent rare et pauvre consiste à apprivoiser à la fois le soleil et l'eau.

La construction de murs de soutènement, appelés restanques ou "bancaous" en
Provence,
présente un triple avantage :
d'abord celui d'arracher au sol ingrat les pierres qui s'y trouvent pour les
utiliser dans les ouvrages,
ensuite celui de niveler le terrain et de créer des bandes horizontales de bonne
terre cultivable,
enfin, lors des pluies, celui d'éviter le ruissellement qui emporte la précieuse
couche arable.

Dans la région des Dentelles,
on trouve de nombreuses banquettes anciennes échelonnées tout au long des
coteaux.

Petites et étroites, elles épousent les pentes, en suivent les contours.
Elles ont été patiemment édifiées au fil des siècles par des restanqueurs ou
murailleurs,
terrassiers dont le métier était d'élever ces murets.

Aujourd'hui encore elles sculptent véritablement le paysage.

Même si depuis des décennies, beaucoup sont abandonnées et envahies de
broussailles.

Jusqu'à la Première Guerre mondiale elles étaient plantées de céréales,
d'oliviers, d'arbres fruitiers et de vigne.

A une époque où le travail de la terre se faisait à la main ou à l'aide du cheval,
l'exiguïté des gradins et la difficulté des accès ne présentaient pas
d'inconvénient majeur.

Aujourd'hui, la mécanisation et le souci de rendement ont modifié les données de
cette agriculture.

La vigne a colonisé la plaine tout comme les collines, et beaucoup de nouvelles
pentes ont été défrichées
pour créer de larges gradins répondant aux nouvelles techniques de culture.

Toutefois l'exigence de rentabilité a souvent conduit les viticulteurs à
terrasser
sans tenir compte des courbes de niveau, et au mépris des règles traditionnelles
de soutènement et de drainage.
Ceci a pour effet d'accentuer le ravinement.
Cependant, le précieux patrimoine des terrasses anciennes commence à être pris en
compte.
Certaines expériences sont tentées, comme à la Galinière, sur les coteaux de
Beaumes-de-Venise,
où un propriétaire a planté 17 hectares de vignoble sur des banquettes étroites,
adaptées aux exigences de la culture actuelle et façonnées dans l'esprit
traditionnel avec des techniques modernes.
On peut ainsi penser que les restanques ne disparaîtront pas et qu'elles ont
encore de beaux jours devant elles.

Impressions d'un paysagiste

La géologie échevelée et fantasque du massif des Dentelles donne à ce territoire
de modestes collines,
Un air de fier cap s'élançant sur la plaine comtadine.
Terre de mistral et de "cagnard",
les Dentelles de Montmirail mêlent à un décor d'extraordinaires montagnes, de
boisements secs, de ravins et de crêtes,
l'harmonie d'un paysage fait de croupes et de terrasses, savamment cultivé.
L'union du fabuleux jaillissement minéral et de la douceur des lignes d'une
agriculture lumineuse et colorée,
orchestre la magie des Dentelles.
La topographie excentrique des lieux découpe le massif en de multiples sites.
Chacun propose son registre de paysages et d'ambiances, riches et contrastés.
Vallons, coteaux, plateaux d'orientation et d'exposition variés

offrent autant de vastes panoramas sur les plaines du Rhône ou les sommets du
Ventoux

que de spectaculaires vues sur le massif lui-même.

Au gré des itinéraires, sur les quelques routes et les innombrables sentiers qui
sillonnent le massif,
le paysage s'ouvre et se déploie ou surgit brusquement au détour d'un sentier ou
d'un col.

La Salette et le site de Cassan

Voie d'accès naturelle depuis la plaine du Comtat,
le vallon boisé de la Salette, parcouru par le ruisseau qui lui donne son nom,
est enluminé d'un beau ruban de vignoble.

Un peu avant d'arriver au village de Lafare,
on découvre enfin les impressionnantes crêtes de pierre blanche tant admirées
depuis la plaine.

Les énormes dalles calcaires de la Salle se perdent au-dessus des boisements
et amènent plus au nord jusqu'au solide rocher de Saint-Christophe.

Le vallon s'élargit ici sur un beau vignoble.

La barre rocheuse s'abaisse et se fend alors d'une gorge profonde, où cascade
dans des vasques d'eau claire,
le ruisseau du Fenouillet.

La forêt de Prébayon

La ligne des crêtes de la Grande Montagne et du Saint- Amand
marque la limite nord du massif des Dentelles de Montmirail ;
au-delà, s'étend le massif de Séguret.

Dans un paysage de collines, tout couvert d'un manteau boisé, s'ouvrent çà et là
de vastes pans de vigne.

Prébayon s'inscrit, ici, à l'ombre du Saint-Amand.
Au creux de ce profond vallon, on pénètre les replis les plus secrets du massif.
L'épaisse frondaison des chênes filtre la lumière,
un air toujours frais circule entre les troncs moussus d'une antique futaie
et sur les vestiges épars de l'ancien monastère.
De ce lieu romantique et caché, émane un bien étrange calme.
Nous serions-nous donc perdus dans quelques arpents de la mystérieuse forêt de
Brocéliande ?

Les Thermes de Montmirail

Au-dessus de Vacqueyras,
un doux paysage de vignes et de bosquets, de vallons et de croupes, s'échelonne
sur le coteau
pour rejoindre le plateau des Courens et le site des Dentelles Sarrasines.
Piqué dans ce décor de merveilles,
un petit castel très parisien, toitures d'ardoises sombres et hostellerie chic,
reluit au creux d'un vallon.
On s'attendrait à croiser ici quelque vieux prince charmant sortant de sa cure
thermale.

Plus haut sur le chemin, le paysage se ravine et s'éboule.

La terre se teinte d'oxydes.

On trouve à cet endroit, au fond de vastes cavités,
d'anciennes galeries de mine creusées dans les flancs salés de la colline.

Le Plateau des Courens

Calé entre la première lame des Dentelles et l'escarpement qui domine Beaumes-de-
Venise,
le plateau des Courens déploie depuis la plaine sa mosaïque de boisements et de
vignes.

Tout bombé de ravines, le plateau s'incline lentement vers l'ouest, longeant les Dentelles pour rejoindre les terrasses de Gigondas et de Vacqueyras. Quelques solides bâtisses et des cabanons de pierre campent dans ce paysage suspendu

Entre l'horizon vertical des Dentelles et celui des vastes plaines du Rhône.

Le col du Cayron

Les Dentelles Sarrasines s'admirent surtout de l'intérieur du massif.

Elles s'alignent, se chevauchent, ou se hérissent suivant l'altitude et la position de l'observateur sur le sentier.

Elles s'apprécient le matin, ciselées par les premiers rayons du soleil depuis le parvis de l'église de La Roque-Alric ou depuis les hauteurs du coteau de Suzette.

Au couchant, on les goûtera d'un peu plus loin, baignées dans la chaude lumière du soir,

au large de Vacqueyras, Sablet ou Gigondas.

Un spectaculaire point de vue se trouve au col du Cairon : dominant l'axe du vallon de Fenouillet, la grande arête de la Dentelle Sarrasine se dresse ici superbe et acérée, cadrant une vue grandiose sur le Ventoux.

Au nord, s'offrent depuis là le moutonnement des collines de Sablet et de Séguret, et les lointains reliefs des Baronnie. A l'est, la Dentelle plonge sur l'horizon des vignobles des plaines de l'Ouvèze, de Gigondas et du Plan de Dieu, avec son chapelet de villages égrenés au pied des coteaux.

Les coteaux de Suzette

La grande arête du coteau de Suzette flotte sur les paysages de la plaine du Comtat, du Ventoux et des Dentelles de pierres.

L'érosion millénaire a évidé ici tout le cœur du massif,

faisant saillir face au coteau, les Dentelles et le dôme de La Roque-Alric.
La grande pente toute travaillée par les ravines et les vallats se bosselle et
s'incurve.

Les terrasses de vignes et de vergers, enluminées de bandes de genêts,
accompagnent chacun de ses mouvements.
Les boisements coulent le long des ravines, colonisent les parcelles délaissées,
et dominent les vignobles sous les crêtes pierreuses.

Au centre du coteau, Suzette, minuscule village caché derrière un petit éperon
rocheux,
tourne le dos aux fastes des Dentelles.
Alentour, les solides fermes, disséminées sur les replats des terres de culture,
rythment cet extraordinaire domaine agricole.
Ce paysage, de l'ancienne économie agricole, est par endroits mité de résidences
secondaires.

La Roque-Alric

Le petit massif de La Roque-Alric, colline plus ordinaire que sa voisine
Dentellière,
dresse ses modestes rochers face au coteau de Suzette et ferme le sud du massif.
Coteaux de garrigues, vignobles et escarpements rocheux s'échelonnent au-dessus
du vallon de la plaine.
Des boisements semés de vignes dévalent les pentes jusqu'au fond du vallon de la
Riaille de Suzette.

En montant depuis Lafare, on découvre le village de La Roque-Alric à la sortie
d'un lacet,

en se retournant face au Saint-Amand :
merveille d'un village miniature accroché à son roc ;
toitures et jardins cascadant sous le parvis d'une église adossée au rocher.
Là, s'ouvre au couchant une vue sur un superbe morceau de Dentelles.

Le génie des hommes dans le pays des Dentelles est d'avoir su vivre en osmose avec une nature souvent aride et rude et, tout au long des âges, d'avoir su en tirer leur nourriture et en obtenir la quintessence.

Aujourd'hui dans la plaine comme sur les coteaux, c'est la vigne qui est maîtresse des lieux.

Elle est la culture royale. Mais il n'en a pas toujours été ainsi.

Il n'y a pas si longtemps, sur les vallonnements des Dentelles, régnaient les vergers de cerisiers, d'abricotiers et d'oliviers, soigneusement cultivés sur toute une guirlande de terrasses.

Aujourd'hui quelques-uns d'entre eux demeurent encore ça et là au creux des collines,

et l'on note, après quelques décennies de disparition, une certaine renaissance des oliveraies.

En effet, depuis peu, un nombre grandissant de champs font vibrer le paysage de leurs éclats grisés.

L'arbre-symbole de la Méditerranée

Dans ces contrées, l'olivier est sans doute la culture qui a été la plus constante à travers les âges.

Sacré entre tous depuis les temps les plus anciens, c'est un arbre de toujours.

En Grèce il était symbole d'abondance, de force et de sagesse et dédié à la déesse Athéna.

Sophocle l'évoque comme

"l'arbre que personne, ni jeune ni vieux, ne peut brutalement détruire ou saccager".

On le dit aussi immortel, éternel, car il peut vivre plus de mille ans. Venu d'Orient et introduit en Provence par les Phéniciens, il est repris par la symbolique chrétienne comme signe de paix et d'espoir.

Dès l'Antiquité et jusqu'au début du XXe siècle,
Les oliveraies sont nombreuses dans la région de Beaumesde- Venise
où, dans les années 1950, cinq moulins pressaient les récoltes des environs.

Mais en 1956,
un gel terrible anéantit 70% des plantations :
ainsi, les uns après les autres, les pressoirs sont amenés à disparaître, à
l'exception de celui de la Balméenne.

A partir de 1960,
la production reprend un peu, et le moulin fonctionne doucement
jusqu'au début des années 1990 où la demande d'huile d'olive augmente
brusquement.

On vient de redécouvrir les vertus de l'alimentation méditerranéenne, inspirée du
régime crétois,

Panacée contre les accidents cardio-vasculaires.

Et c'est un véritable boum sur l'huile d'olive, pilier de cette nouvelle façon de
se nourrir.

Ce soudain engouement incite les agriculteurs, grâce à quelques aides
européennes, à replanter
ou remettre en état leurs anciennes oliveraies.

Après le désastre de 1956, beaucoup d'entre elles ont été abandonnées aux
mauvaises herbes ;
sur les vieilles souches gelées, des rejets oubliés sont progressivement devenus
arbres.

Ainsi, insensiblement, bon nombre de champs d'oliviers se sont reconstitués
d'eux-mêmes.

Ils sont débroussaillés, nettoyés, taillés et l'on se met à voir onduler, ça et
là dans la campagne,
la tignasse échevelée de ces arbres d'argent.

Mais le plus beau spectacle reste sans conteste ces quelques rares plantations
d'oliviers centenaires,
imperturbables rescapés du grand gel, qui alignent leurs têtes grisonnantes, non
loin de Beaumes de- Venise,
en d'admirables rangées souveraines.

Ces oliveraies anciennes sont d'absolues splendeurs, de pures œuvres d'art,
créées par la nature et l'homme.

"Le murmure d'un verger d'oliviers a quelque chose de très intime, d'immensément
vieux.

C'est trop beau pour que j'ose le peindre ou puisse le concevoir"
écrivait Vincent Van Gogh.

Depuis, la mode de l'olivier a envahi le pays tout entier.

Avec sa feuille vert-de-gris et son fruit violacé, on le retrouve partout,
sur les faïences, sur le linge de table, sur mille et une menues babioles.
Il est devenu le cliché incontournable du sud, et les touristes en raffolent.

L'huile se vend de plus en plus cher ;

d'un ingrédient de base, utilisé dans la cuisine modeste des régions
méditerranéennes,
elle s'est transformée en un produit de luxe, raffiné, recherché et objet de tous
les snobismes.

L'or de la Verdale

La cueillette des olives, ou olivaison, se fait de novembre à janvier.
On dispose des filets sous les arbres et les olives sont ramassées à la main ou à
l'aide de peignes.

Dans la région,

c'est la variété Aglandau, dite Verdale de Carpentras,
un petit fruit vert qui vire au violet lorsqu'il est bien mûr, qui est cultivée.

La plupart des huiles produites en Provence s

ont obtenues à partir d'un mélange de différentes sortes d'olives.

La spécificité du moulin de la Balméenne, à Beaumes-de-Venise, est de n'utiliser qu'une seule variété verte, la Verdale de Carpentras.

Seule l'huile de Nyons,

tirée uniquement de la Tanche, une olive noire qui donne une huile d'une couleur dorée,

se trouve dans le même cas.

Une fois récoltées, les olives sont lavées, puis on sépare la pulpe des noyaux dans un éclateur.

La pâte obtenue est ensuite malaxée et pressée.

Les déchets, appelés grignons, sont retirés pour être utilisés comme combustible après séchage.

Le mélange eau, huile et pulpe est ensuite filtré, le dépôt mis de côté pour servir d'engrais,

et l'on sépare enfin l'eau de l'huile par centrifugation.

Il faut compter environ cinq kilos d'olives pour obtenir un litre d'huile.

Des vergers inondés de soleil

Sur les coteaux des Dentelles de Montmirail, la chevelure des oliviers n'est pas seule à moutonner dans le vent.

Quelques champs de cerisiers et d'abricotiers, vestiges des cultures du début du XXe siècle,

s'échelonnent encore ça et là sur les pentes.

L'abricot, il n'y a pas si longtemps, régnait sans partage dans le village de Suzette

où l'on produisait une variété délicieuse et rare, le Rosé.

En hiver, l'alignement de ces arbres bien taillés en gobelet rythmait les versants de graphismes sombres, tels des calligraphies chinoises.

Mais les derniers vergers ont été arrachés et cette espèce a pratiquement disparu.

Il ne reste que quelques rares vieux abricotiers, oubliés ou épargnés par on ne sait quelle étrange mansuétude.

Les cerisiers, fort nombreux, ont subi le même sort en raison du coût exorbitant de la nombreuse main d'œuvre nécessaire pour le ramassage.

Celui-ci dépassait souvent le prix de vente des cerises cueillies. Plus sensibles au vent que les abricotiers, ils tapissaient les creux et les vallons abrités.

Lorsque les plantations étaient anciennes, leurs ramures formaient de somptueuses coupoles parfaitement rondes, taillées chaque hiver avec art.

Et ce n'est pas sans une pointe de nostalgie que l'on s'émerveille encore devant les derniers vergers, lorsque , au printemps, ils illuminent le paysage de leur écume blanche et portent tristement leur récolte, écarlate et inutile, aux premiers jours de juin.

Dans le pays des Dentelles, depuis quelques décennies, la vigne est devenue le principe essentiel, le suc de cette terre. Dans les collines comme dans la plaine, les vignobles s'étendent inlassablement, grim pant le long des vallons, imprimant les pentes et soulignant les moindres ondulations des coteaux

Une tradition remontant à l'Antiquité

La vigne et son fruit merveilleux ont été chantés depuis la plus haute Antiquité par les poètes.

Symbole de soleil, de gaieté et d'opulence, cette plante évoque les libations joyeuses du frugal pâtre grec

tout autant que le nectar de pourpre sombre qui accompagne les festins les plus fabuleux.

Sa culture et la fabrication du vin sont des traditions antiques peu à peu érigées au rang d'art véritable.
Elles impliquent une vision épicurienne et raffinée de la vie, et souvent même une véritable philosophie.

La vigne existe depuis l'époque tertiaire.
A l'état sauvage, c'était une liane qui s'accrochait partout, vivant souvent dans les forêts

où elle grimpait le long des arbres pour rechercher la lumière.

On a donné à cette espèce originelle le nom de lambrusque.

Le vin quant à lui fut inventé vers le Ve millénaire avant JC, et, quelques temps plus tard, entre Mer Noire et Mer Caspienne, naquit l'idée de cultiver le pampre.

Aux environs de 700 avant JC,

les Etrusques venus d'Asie Mineure occupent l'Italie et plantent des vignobles.

Ils font du vin qu'ils vendent aux Ligures peuplant la Gaule méridionale.

Ceux-ci sont, dans notre pays, les premiers à apprécier ce plaisant jus fermenté.

Au IIIe siècle avant JC

surgissent les Celtes, pillards et ivrognes :

"Ils boivent avec excès, ivres jusqu'à la folie. Ils vont jusqu'à vendre un enfant contre une amphore de vin"

écrit le philosophe grec Diodore.

Les vertus enivrantes de ce breuvage séduisent les Gaulois tout autant que l'agrément de sa saveur.

Du nectar des dieux aux AOC
Surviennent les Romains

qui cultivent en ouillères, rassemblant côte à côte oliviers, céréales et vigne, et se réservent le privilège de cette culture. Les Gaulois contournent néanmoins cet interdit et créent des vignobles dans la région.

Ainsi, dès le Ier siècle, Pline l'Ancien cite Gigondas comme un haut lieu producteur de vin,

et loue les délices incomparables du Muscat de Beaumes-de-Venise.

Quelques siècles plus tard, le moindre couvent, la plus petite église possède ses rangées de ceps.

Des collèges de chanoines sont spécialement chargés de cultiver les terres viticoles des évêchés.

Certains d'entre eux, les religieux de Gigondas ou de Vacqueyras, saisissent cette occasion pour planter leurs propres vignes.

Ainsi, à la fin du XVIIIe siècle,

un vaste vignoble est constitué dans la région

de Châteauneuf-du-Pape, de même qu'à Séguret, Vacqueyras, Beaumes-de-Venise, où les pieds sont plantés en outin (deux ou trois rangées) en bordure des ouillères de céréales.

Cependant il faut attendre le milieu du XIXe siècle pour que le marché du vin se développe.

L'apparition du chemin de fer en facilite le commerce, et peu à peu les plantations traditionnelles sont abandonnées au profit de la viticulture.

Mais vers 1860

apparaît l'oïdium, maladie de la vigne heureusement assez vite enrayée.

Puis, en 1865, arrive le phylloxéra :

en dix ans il fait disparaître plus de la moitié des vignobles de la région.

Le seul recours est d'implanter des plants américains, résistants au parasite, et d'y greffer les anciennes variétés.

Pour favoriser les rendements,

coteaux et terrasses sont délaissés au profit des terres fertiles de la plaine où l'on replante des cépages médiocres :

des hectares de vigne sont ainsi reconstitués.

Parallèlement, certains vigneron perpétuent une culture haut de gamme et se regroupent

au sein des premières Appellations d'Origine Contrôlée (AOC).

C'est le début d'un renouveau du goût pour les vins de qualité.

A partir des années 1960,

le vignoble continue de se développer de façon considérable.

Il prend notamment la place des oliviers, pratiquement disparus depuis le gel de 1956.

La consécration d'une production de qualité

Le massif des Dentelles est désormais zébré d'innombrables rangées de vignes qui grimpent le long des pentes

à l'assaut des rochers.

Certains champsépousent avec application le relief tourmenté, se fondant avec les courbes de niveau,

d'autres un peu trop terrassés, sont comme des cicatrices sur les coteaux et bousculent le rythme ancestral des restanques.

Malgré tout, une harmonie nouvelle s'est établie dans le paysage, imprimant les pentes de rayures rousses et or

quand vient l'automne, les illuminant d'un vert tendre lorsque au printemps naissent les premières feuilles.

Aujourd'hui 90% des exploitations agricoles de la région sont viticoles, et 81% d'entre elles ont leurs terres classées en "Côtes du Rhône".

Plus de la moitié des emplois agricoles sont générés par l'activité de la vigne et de ses dérivés.

La notoriété de ce cru a permis une amélioration considérable du niveau de vie des agriculteurs.

Les vins des Côtes du Rhône

Au XVIIIe siècle,

la "Côte du Rhône" est le nom d'un territoire dépendant de la Viguerie d'Uzès,
dans le Gard,
dont les vins sont réputés.

En 1737,

un Edit du Roi de France

prescrit que tous les fûts de ce terroir, vendus ou transportés, soient marqués
au feu des lettres CDR.

Quelque dix ans plus tard,

le Conseil du commerce de Bordeaux admet que la qualité des vins de la "Côte du
Rhône"

ne porte pas préjudice à celle des Bordeaux.

C'est une reconnaissance officielle.

Ce n'est qu'au milieu du XIXe siècle

que la "Côte du Rhône" devient les "Côtes du Rhône"

en s'étendant à des vignobles sur l'autre rive du fleuve.

Cette notoriété, acquise au fil des siècles, est validée en 1936 par les
Tribunaux de Tournon et d'Uzès.

Et en 1937

est créée l'Appellation d'Origine Contrôlée (AOC)

"Côtes du Rhône".

La noblesse des "Côtes du Rhône" est due à une alchimie miraculeuse
dans laquelle interviennent la qualité du sol, le climat, les différents cépages
sélectionnés,

ainsi qu'un certain savoir-faire de plus en plus élaboré et délicat.

Pour les vignobles méridionaux,
le principal cépage est le Grenache, base indispensable de tous les rouges et
rosés, d'une grande générosité alcoolique,
qui apporte au vin rondeur et ampleur.
Cependant le Cinsault, le Syrah et le Carignan
entre également dans la composition de certains vins de l'AOC "Côtes du Rhône".
Les vignobles de la région des Dentelles sont la richesse des agriculteurs de ce
terroir.
Certains vins sont classés en AOC "Côtes du Rhône Villages", comme à Beaumes-de-
Venise et Sablet,
et d'autres en "Crus des Côtes du Rhône".

Les trois crus

"Muscat de Beaumes-de-Venise"

AOC à part entière qui a ses lettres de noblesse.
Déjà au premier siècle de notre ère, Pline l'Ancien vantait ce vin précieux ;
plus tard, les Papes d'Avignon, qui appréciaient ce merveilleux nectar,
possédèrent des muscadières ;
et au XIXe siècle, Frédéric Mistral chanta les qualités de ce breuvage divin dans
son célèbre poème "Mireille".

Le Muscat de Beaumes
est vinifié à partir d'un cépage de grande noblesse, peu prolifique,
le muscat blanc à petits grains.
Sa robe couleur or,
ses arômes de fruits exotiques et d'acacia, son goût frais généreux et le charme
de ses parfums floraux,
sont un enchantement.

Il doit être bu jeune et se sert traditionnellement en apéritif,

mais est subtil avec du foie gras et étonnant avec un Roquefort.

Gigondas

Le passé viticole du village remonte aux Romains, et Pline l'Ancien fut un grand amateur de son vin.

Son appellation, relativement ancienne, date de 1971 et, depuis, a acquis une grande notoriété.

Le vignoble s'étend sur 1 250 hectares de la commune, et produit du rouge et du rosé.

L'élevage du vin se fait dans des fûts de bois anciens.

A la dégustation, le rouge a une robe chatoyante, comme ensoleillée ; sa fragrance est celle d'un bouquet de fruits, en bouche il est charpenté, équilibré, puissant et un peu sévère.

C'est un vin de grande garde à maturation lente.

Vacqueyras

est un des premiers villages de la région à avoir été reconnu pour la qualité de son vin.

Entré dans l'appellation "Côtes du Rhône" dès 1937, il passe en "Côte du Rhône Villages" en 1955 et en appellation "Vacqueyras" en 1990.

Sa production se compose à 95% de vin rouge.

Le vignoble se déploie sur les communes de Vacqueyras et de Sarrians.

A la dégustation, sa robe est profonde, sa fragrance est de terre, de truffe, de sous-bois,

et son goût charpenté et corsé, avec une pointe de réglisse.

C'est un vin à garder de cinq à sept ans.

Les Côtes du Rhône villages

Le vignoble de Beaumes-de-Venise produit du rouge, du rosé et du blanc.

Il s'étend sur les communes de Beaumes de-Venise, Suzette, Lafare et La Roque-Alric.

A la dégustation, le vin rouge a une robe rubis, brillante et limpide.

Il a une fragrance de fruits rouges très murs et d'amande.

Son goût est souple, rond, puissant mais élégant.

Il est à boire dans ses premières années.

Les vins de Sablet sont rouges, rosés et blancs.

Le vignoble s'étale sur le territoire de la commune.

A la dégustation, le rouge a une robe d'un grenat profond avec des reflets cerise.

Il a une fragrance de fruits rouges, de violette puis de cassis.

Son goût est ample, rond, bien structuré, avec une note d'élégance et de finesse.

C'est un vin de bonne garde.

Comme dans toute la Provence intérieure,
l'architecture traditionnelle de la région des Dentelles est d'une grande
simplicité.

L'utile a toujours prévalu sur l'apparence.

Cette rusticité prend toute sa valeur lorsqu'on se replace dans le contexte
d'antan

où les bâtisseurs étaient ceux-là-même qui travaillaient la terre.

La simplicité des volumes de pierre

Durant les siècles passés, les constructeurs ont tout naturellement trouvé leurs
matériaux sur place.

En effet, le massif des Dentelles constitue un formidable gisement de calcaire
avec tout d'abord la pierre, qui aujourd'hui encore est présente partout
et qui, après cuisson, peut être utilisée en chaux.

Le gypse, qui était extrait il y a peu dans la carrière du vallon de Couffin, à
Beaumes-de-Venise,

servait à la fabrication du plâtre utilisé pour le gros œuvre et la décoration.

L'argile quant à elle, a permis l'exploitation de nombreuses tuileries, dont les souvenirs restent gravés dans la mémoire locale à travers la toponymie. Ainsi, sur le seul territoire de Beaumes-de-Venise, deux lieux se nomment la Tuilière.

A Gigondas, la fabrique de Lancieu, la plus importante de la région, fonctionnait encore au début du XXe siècle.

Enfin, les galets de l'Ouvèze sont souvent utilisés pour la construction des nombreux cabanons éparpillés dans les champs et les vignes.

En menuiserie, on utilisait le bois de pin, disponible en abondance.

Le prix élevé du chêne limitait l'utilisation aux seules belles demeures. Pour les constructions isolées, dont l'implantation tourne résolument le dos au mistral,

comme pour les maisons de village, la simplicité des volumes est caractéristique.

La petite taille des ouvertures, notamment en façade nord, limite la déperdition de la chaleur l'hiver, et préserve une certaine fraîcheur l'été en réduisant l'ensoleillement intérieur. Les façades des habitations sont pour la plupart recouvertes d'un mortier de chaux, parfois rehaussé d'un décor peint.

Les bâtisses aux vieux murs patinés et décrépis semblent hors du temps et leurs enduits, couleur de terre,

contribuent à intégrer parfaitement les constructions anciennes dans le paysage.

Il en va tout autrement des nouveaux mortiers de couleurs vives, grattés ou projetés lors des ravalements, qui se généralisent et dénaturent les bâtiments anciens en faisant disparaître leur décor.

Les toitures, qui constituent une cinquième façade, sont recouvertes de tuiles rondes.

L'aspect irrégulier de leur matière et le vieillissement de l'argile leur donnent
un caractère chaleureux,

leur tonalité se confondant avec la teinte du sol.

Depuis le sommet de certains villages comme Gigondas ou Sablet,
le rythme moutonnant des toits offre un spectacle sans cesse renouvelé par
l'éclairage varié du soleil.

Eparpillés à travers la plaine et les coteaux,
les cabanons sont parfois signalés par un cyprès qui ponctue le paysage comme un
point d'exclamation.

Comme en témoignent les vestiges de villas romaines,
la présence d'eau permettant de s'alimenter par un puits a de tout temps été
déterminante pour l'implantation des mas.

Souvent, les bâtiments comportent une aile à l'ouest pour s'abriter du mistral.

La plantation d'arbres à feuillage caduque au sud des maisons
permet d'offrir une ombre fraîche en été et un bon ensoleillement en hiver.

Dans la période chaude, l'intimité que procurent les espaces obscurs des
frondaisons
contraste violemment avec l'éblouissement de lumière dans lequel est noyé le
vignoble alentour.

Des villages patiemment construits à travers l'histoire

Aujourd'hui les villages sont perchés,
comme l'étaient les oppidums celto-ligures
avant que les populations ne délaissent les hauteurs, lors de la Paix Romaine,
pour s'installer dans la plaine.

Les agglomérations ont conservé jusqu'à nos jours leur plan médiéval.
A l'époque, pour se protéger des invasions barbares, elles se sont constituées
autour de leur château,
sur des hauteurs présentant une défense naturelle.

Ceinturées de remparts, elles ont pu assurer la protection des populations jusqu'à la fin des Guerres de Religion.

L'implantation des maisons témoigne d'une forte densité d'occupation dans ces villages

tout au long des siècles passés.

Les parcelles étant exigües, les constructions étaient organisées en hauteur, avec souvent deux étages sous combles.

A partir du XIXe

siècle, la population diminue et certaines maisons laissent place à des cours ou des jardins,

permettant d'aérer agréablement l'ensemble.

Au XIXe siècle,

les villages proches de la plaine se sont considérablement développés hors les murs, notamment le long des routes,

comme à Sablet et Vacqueyras.

Au XXe siècle,

avec l'expansion de la viticulture et de sonnégoc, de nouvelles maisons voient le jour aux abords des villages, dont certaines ont un style "Art Déco" d'un certain intérêt. Depuis quelques décennies, de nombreuses constructions pavillonnaires de style néo-provençal se sont disséminées un peu partout autour des agglomérations traditionnelles. Sans souci d'organisation spatiale ni d'intégration paysagère, elles provoquent un "mitage" de l'espace, tout à fait préjudiciable à l'identité du massif.

Ces dernières années les Dentelles de Montmirail sont devenues un lieu de détente pour les amateurs de nature.

Promeneurs et randonneurs, grimpeurs, adeptes du VTT ou de la balade à cheval se côtoient dans ce cirque de montagnes.

A pied, à cheval, en vélo

La promenade à pied offre de nombreuses possibilités : 15aine de circuits de sentiers de randonnée auxquels s'ajoutent ceux du Trias, créés par la cave des Vignerons de Beaumes-de-Venise,

qui invitent le marcheur à découvrir les vignobles.

A Gigondas sont organisées des sorties à cheval à travers crêtes et vallons. Côté VTT, les clubs de Beaumes-de-Venise, Gigondas, et Sablet ont tracé chacun trois circuits,

tandis que celui de Vacqueyras en a établi un.

Certains sentiers, envahis par la végétation, ont été nettoyés par des bénévoles et ouverts aux vélos ainsi qu'aux promeneurs

et, chaque année au printemps,

les membres des clubs se chargent de remettre en état les itinéraires dégradés pendant l'hiver.

En 1998 le club de Beaumes a édité une plaquette avec une carte détaillant ses circuits :

unparcours bleu, de 6 km, classé facile, un rouge plus technique, de 15 km, qui peut être réalisé en 2h30,

et un noir de 35 km, difficile, pour lequel il faut compter une journée.

Certains vététistes choisissent de le parcourir en deux jours et de faire halte dans quelques gîtes proches.

La saison pour ce sport commence en février et va jusqu'au début de l'été, puis de septembre à novembre.

Les pratiquants sont des gens de la région, mais aussi des Suisses, des Belges, des Allemands ou des Néerlandais.

Un site d'escalade de renommée internationale

Cependant en matière de plein air, la spécificité des Dentelles reste l'escalade. Les rochers dressés droit vers le ciel attirent les grimpeurs d'un peu partout.

On accourt de toute la France, d'Allemagne, de Belgique ou de Suisse pour chercher du soleil et du bon rocher.

L'endroit est très prisé par les étrangers qui représentent la moitié des adeptes du lieu.

Car dans les Dentelles l'escalade est de qualité : la roche calcaire y est saine et très adhérente,

elle offre beaucoup de prises et l'on peut se fier aux plus petites d'entre elles.

Les différentes falaises ont été équipées par la FFME (Fédération Française de Montagne et d'Escalade),

avec des pitons scellés qui assurent des points d'ancrage irréprochables, chose rare et fort appréciée.

Cela permet de pratiquer une grimpe à la fois sportive et sûre.

Quatre cents voies ont été ouvertes dans le massif sur deux grands secteurs :

les Dentelles Sarrasines où l'on évolue en face nord surtout l'été,

et la muraille du Clapis, orientée au sud, où l'on se rend plutôt l'hiver.

C'est là qu'en 1988 ont été organisés les Championnats de France d'escalade.

Parmi les nombreux avantages de ce site, l'orientation variée des différentes falaises

offre aux grimpeurs une grande palette de possibilités en fonction de la météo.

C'est ce qui amène souvent certains guides de Chamonix à venir grimper là avec leurs clients,

lorsque le mauvais temps est installé sur les Alpes.

En outre, trois guides de haute montagne vivant dans la région, travaillent régulièrement dans les Dentelles.

L'un d'entre eux, qui anime des stages d'escalade, a créé un gîte d'étape à Lafare pour héberger les grimpeurs, mais aussi les cyclistes ou les randonneurs.

A Gigondas, à l'entrée du village, un gîte communal a également été créé pour ces activités.

Témoignage d'un guide de haute montagne
"L'écriture d'un bleu fanal, pressée, dentelée, intrépide, du Ventoux encore
enfant,
courait toujours sur l'horizon de Montmirail"
(René Char).

L'horizon de Montmirail, ses crêtes, ses aiguilles, on le voit se dresser au-
dessus des pins et des vignes,
net, doré, avec peut-être plus d'élan qu'il n'en a en réalité.
Un massif, plutôt une île de pierre, qui, dès qu'évoquée, surgit à l'esprit,
levée au-dessus de la plaine douce.
Chez nous, à Chamonix, lorsque l'on prononce le nom des Dentelles, une onde de
plaisir complice nous parcourt,
et le sourire naît.

L'escalade dans le sud, ce sont certes les grandes falaises, du Verdon aux
Calanques,
nécessitant un séjour, une approche méthodique, et aussi les écoles plus courtes,
les "spots", où il faut être allé,
pour la grimpe bien sûr, mais aussi parce que l'on en parle.
Et puis, bien à part, il y a les Dentelles. Vacances et plaisir.
Peut-être sommes-nous sensibles au parfum du passé
qui se dégage de toutes les chapelles et bastides qui entourent cet îlot de
calcaire.

Mais d'une façon plus certaine nous le sommes aux noms des vignobles qui montent
vers les parois,
Gigondas, Vacqueyras, Beaumes-de-Venise.
Leur seule évocation suffit à justifier, à glorifier notre séjour.

Avec en plus, bien sûr, les merveilleuses envolées des dalles de Gigondas et du Clapis.

Pour nous, montagnards des Alpes du nord, les Dentelles sont un lieu à part, semblable à nul autre, où l'on peut retrouver les plaisirs profonds de nos rêves de grimpeur. Là-bas, sur le calcaire lumineux, dans la lumière oblique qui estompe la plaine de Carpentras, nous sommes les privilégiés dont parle René Char, "Ils sont privilégiés ceux que le soleil et le vent suffisent à rendre fous".
Claude Jaccoux

Ancien Président du Syndicat national des guides de montagnes

Dans la région des Dentelles, le paysage social a beaucoup évolué depuis ces trois dernières décennies.

En effet, on est passé d'une société paysanne à une société sous influence citadine.

Les hommes qui peuplent le territoire n'appartiennent plus seulement au monde rural.

Progressivement,

la venue d'une nouvelle population urbaine s'est développée pour former un véritable mouvement de migration.

D'une part les traditionnels résidents secondaires sont souvent passés du statut de vacanciers épisodiques à celui d'habitants à l'année.

D'autre part de nouveaux venus n'ayant, pour la plupart, aucune attache dans la région,

s'implantent de plus en plus nombreux.

Un profond changement de société est en train de se dérouler.

Un paradis pour les citadins

C'est un véritable phénomène auquel on assiste depuis quelques temps.

Venant d'un peu partout en France, ou même en Europe, cette vague d'arrivants est souvent composée de gens travaillant dans les villes environnantes

comme Carpentras, Orange ou Avignon.

Tout en ayant une activité citadine, ils ont choisi de venir résider là pour une meilleure qualité de vie.

On appelle ces néo-ruraux les "rurbains".

Parallèlement, la société agricole a elle aussi changé.

La vigne et le classement en AOC de la majorité des vignobles de la région ont considérablement augmenté le niveau de vie des agriculteurs.

Mais, malgré cette évolution, les exploitations sont moins nombreuses, beaucoup n'ayant pas été reprises faute de successeurs.

Aujourd'hui,

indépendamment de la différence plaine// montagne qui sous-entend une activité plus riche dans les régions planes, et donc une sociologie sensiblement différente, plus d'un quart de ces exploitations n'ont pas d'avenir assuré.

En effet, depuis la fin des années 1960, grâce à la démocratisation des études, les enfants d'agriculteurs partent de plus en plus nombreux suivre leur scolarité en ville

et ne reviennent pas toujours travailler sur place.

La société à l'aube du XXIe siècle

Cependant ils gardent une relation étroite avec leur lieu d'origine et ont à cœur d'y posséder une résidence.

Ils établissent le lien entre le monde rural et les "rurbains".
Car il existe un décalage entre ces différents types de population, tout comme il y en a un dans le paysage.

La campagne en effet demeure agricole, tandis qu'une grande partie de ses habitants ne l'est plus.

Cela induit des visions différentes de l'espace, une gestion différente de l'environnement

et des perspectives parfois difficilement compatibles entre ces différents groupes sociaux.

Cette double vision d'un même lieu se trouve souvent représentée au sein des conseils municipaux

Où tout le problème est de savoir si c'est le point de vue rural ou "rurbain" qui l'emportera.

A ces différentes composantes s'ajoute une forte spéculation foncière venue de l'extérieur

qui provoque une dévalorisation du travail agricole et une survalorisation du patrimoine.

Un élément de plus qui vient contribuer à une certaine déstabilisation du monde rural.

Cependant, en dépit de la raréfaction des exploitants agricoles, les mouvements de population ont eu pour effet de faire augmenter le nombre de résidents permanents

dans le pays des Dentelles.

Dans les villages de ce territoire, les chiffres du recensement de 1999 ont enregistré une nette tendance à l'accroissement. Depuis

1982

Beaumes-de-Venise augmente de 327 personnes avec 2 048 habitants, Lafare de 18 avec 93 habitants,

La Roque-Alric de 2 avec 54 habitants, Sablet de 266 avec 1 280 habitants,
Suzette de 15 avec 128 habitants,
Enfin Vacqueyras de 178 avec 1 061 habitants.
Seul Gigondas reste stable avec 648 habitants.

L'afflux de néo-ruraux
a provoqué un accroissement de la construction et de la restauration de
bâtiments anciens.

Mais le mode de vie de ces nouveaux venus s'apparente à celui des banlieusards
qui ne rentrent chez eux que le soir.

Ils se ravitaillent dans les supermarchés des villes avoisinantes, comme le font
de plus en plus les agriculteurs eux-mêmes, et de ce fait les petits commerces
des villages de la plaine, loin de se régénérer grâce à cet apport,
tendent à disparaître.

Parallèlement à cette évolution, on l'a vu, un autre phénomène plus ancien se
perpétue.

Une partie des citadins continue de vivre dans la région en résidant secondaire.
Ces derniers ne viennent en Provence que pour les mois d'été et lors de quelques
fugaces vacances.

Ce comportement a, depuis longtemps déjà,
provoqué une sorte de maladie caractéristique de certaines régions touristiques,
le syndrome des volets clos.

Certains villages sont ainsi à peu près désertés la majeure partie de l'année,
virtuellement habités par des absents.

Fort heureusement, jusqu'à présent la région des Dentelles a su préserver un
certain équilibre dans ce domaine.

La recherche d'une nouvelle identité par les néo-ruraux
explique le goût prononcé qu'ils affichent pour la culture locale.
On assiste ainsi à un renouveau des fêtes votives et villageoises, de même qu'à
un réel engouement pour les marchés

et les différentes manifestations traditionnelles.

La pétanque est redevenue reine, et l'heure de l'apéro un rendez-vous obligé au bar sous les platanes,

même si le moment de la belote reste le privilège des seuls autochtones.

Les associations culturelles, les centres d'animation, fleurissent.

Le Théâtre Rural d'Animation Culturelle de Beaumes-de-Venise en est le meilleur exemple.

Cette sociologie en pleine mutation est en train de modifier la notion de ruralité dans la région.

Il est intéressant d'en suivre l'évolution et de voir sur quel nouveau schéma social ce bouleversement aboutira.

Une terre d'inspiration et de création

La douceur de vivre des coteaux des Dentelles a attiré de tous les coins de France et d'Europe beaucoup de créateurs.

La présence de ceux-ci a généré une société imaginative et ingénieuse, faite d'un heureux mélange de talents où les artisans traditionnels côtoient les artisans d'art et les artistes.

Les Dentelles sont terre d'inspiration pour quantité de peintres, de sculpteurs ou de gens de lettres

venus se réfugier là afin de trouver l'espace, le calme et la sérénité nécessaires à leur art.

Ceux-ci sont tout particulièrement sensibles à l'étonnante beauté du paysage qui les accompagne et les nourrit de sa présence.

Toutefois ce jaillissement de montagnes, s'il a une incontestable influence sur leur travail,

n'en est pas toujours la véritable source.

A cause sans doute de sa puissance, presque trop forte, qui confine parfois à la violence,
certains d'entre eux prennent des distances, ou même ignorent cet environnement.
Le lien établi entre ces créateurs et le pays qui les entoure est un jeu subtil,
très révélateur du grand mystère de la création artistique.

Beaumes-de-Venise

Agglomération la plus importante du pays des Dentelles, le chef-lieu du canton.
Le bourg s'étage au pied d'un vieux château fort qui lance, aujourd'hui encore,
quelques pans de pierre vers le ciel.

Selon la sagesse populaire ... "un petit Nice" ... climat est béni des dieux.

Le village s'adosse confortablement à la falaise des Courens
qui oppose un vaste paravent aux furies du mistral.

Et l'hiver, au creux des jardinets, on peut voir fleurir le mimosa, ce qui donne
raison au dicton.

Marché, le mardi,

La place de l'Eglise, avec sa fontaine et ses platanes ... lieu stratégique où bat
le cœur du village :

c'est là que les hommes du cru viennent se retrouver pour bavarder.

Bien installés sur un parapet ensoleillé l'hiver et ombragé l'été,
ils peuvent rester la journée durant à palabrer et regarder vivre l'endroit.

Sur l'allée de platanes, le Café du Siècle, inchangé depuis des lustres
(grande salle froide et sonore ... atmosphère toute méridionale, à la fois
conviviale et austère)

L'église

intérieur XIXe siècle, qui respire le catholicisme convenu et figé de cette
époque.

cet édifice, ayant subi "la rage d'impiété" des Guerres de Religion et de la Révolution, fut reconstruit en 1849.

fête votive entre le 28 juillet et le 1er août
Portail Neuf, percé dans les anciennes murailles.

Petite esplanade ombragée de gros platanes. Une fontaine ovale égrène son murmure dans la sérénité de ce lieu écarté.

maison de retraite Saint-Louis installée dans l'ancien hôtel du Marquis de Saint-Sauveur.

Depuis le XIVE siècle, le village possède un hospice dans son enceinte. Les ruelles montent encore, de plus en plus étroites, deviennent des escaliers mal assurés, puis d'improbables sentiers et rejoignent la base du château.

Là, un petit théâtre de verdure domine les toits du bourg.

Le nom de Beaumes-de-Venise vient de "balma", grotte en latin, Venise étant une allitération du mot Venaissin.

En effet, aux alentours se trouvent de nombreuses grottes creusées dans les rochers de safre,

ce calcaire friable qui compose une partie des reliefs des environs.

Les hauteurs du village, le plateau de Courens, sont habitées dès 1000 ans avant JC.

Située au point de contact des trois tribus celtes des Memini, des Cavares et des Voconces,

La bourgade se déplace en fonction des dangers entre le plateau et le site actuel, plus agréable à habiter mais moins facile à défendre.

Les Romains

Ont laissé quelques vestiges, dont un autel à Mars et une statuette de Mercure.

Au Moyen-Age,

le village fait partie des possessions du Comte de Toulouse.
Les seigneurs du lieu font édifier un important château fort, avec tourelles et donjon,

Dès le XIIIe siècle sont élevés des remparts qui cernent les maisons.

1274

le Comtat Venaissin passe aux mains du Pape, et Beaumes avec lui.

Pendant les Guerres de Religion,
grâce à ses murailles et au sens combatif de sa population, le village est l'un des rares de la région à ne pas avoir été pris et repris.

1562

le Baron des Adrets parvient à faire une brèche dans le mur d'enceinte et à mettre l'église à sac
la Réforme ne trouve pas beaucoup d'écho parmi les habitants, sauf auprès de son seigneur

François Astorg de Peyre,

(assassiné à Paris ... en 1572 lors du massacre de la Saint-Barthélemy ... dans la chambre du Roi)

Les remparts de Beaumes sont aussi d'un précieux secours pour préserver ses habitants de la peste.
Ainsi, pour remercier le ciel de les avoir épargnés, les Balméens bâtirent trois chapelles,
l'une dédiée à Saint-Roch après l'épidémie de 1586, une autre à Saint-Sébastien après celle de 1629,
enfin une à Sainte-Anne en 1630.

Non loin du village ... étrange rocher de « Rocalinaud » « Rocher de la lune » ...
sacre percé de 1000 trous.

Le mistral, les oiseaux et les hommes se sont unis pour le sculpter d'alvéoles,
de cavernes et d'escaliers.

Quelques silex taillés ont été trouvés non loin, laissent penser que ce fut un
habitat préhistorique.

L'ermitage de Notre-Dame-d'Aubune
une petite merveille. harmonieuse sérénité
célébration de la beauté simple et tranquille d'une nature agreste en parfait
accord avec l'humain.

On sent que l'endroit vibre d'un
terrasses cultivées agrémentées de vignes et d'oliviers, ponctuées de cyprès et
de figuiers.

l'eau, qui depuis toujours fait fleurir le coteau et alimente le village de
Beaumes-de-Venise.

L'édifice se dresse là, tout en harmonie et en justesse de proportions, avec une
beauté modeste, parfaite.

1^{ère} chapelle édiflée vers le Ve siècle,

héritière d'un temple consacré peut-être à Apollon.

Ruinée sans doute par les Sarrasins, elle fut reconstruite au XIe siècle.
Abside et 2 absidioles, couvertes de lauzes ... petits bijoux de l'art roman.

Signature de bâtisseur, "VGO",

(que l'on retrouve sur d'autres édifices de la région, à Vaison, Saint-Paul-
Trois-Châteaux, Apt...)

De cette époque date une très belle pierre d'autel tabulaire.

Le clocher à la silhouette élancée est d'une élégance peu commune à
l'architecture romane.

Ses 16 baies n'abritent qu'une seule cloche, ce qui a donné naissance à une
plaisanterie

« Notre-Dame-d'Aubune, 16 trous, quinze cent cloches (quinze sans) »

Les baies sont bordées de charmantes colonnettes, toutes différentes, torsadées
ou cannelées,

avec des chapiteaux ornés de végétaux ou de personnages.

L'intérieur, par contre, avec son décor peint et son retable doré en fond de
chœur, retient peu l'attention.

Au temps où les Sarrasins ravageaient la Provence, Charlemagne vint un soir
camper dans la plaine de Ravel.

Non loin des collines,

La foule immense des infidèles installés sur les pentes et sur toutes les crêtes
du plateau de Courens.

L'aube paraissait à peine quand l'Empereur, invoquant le nom de la Sainte-Vierge,
s'élança contre eux avec son armée.

Il se battit avec tant de bravoure et de rage,
que les Sarrasins furent bientôt défaits et s'enfuirent dans le plus grand
désordre.

Mais les Chrétiens les poursuivirent:

ce fut un carnage épouvantable, et le soir venu, la plaine tout entière se trouva
jonchée de mille cadavres mauresques.

Le grand monarque comprenant que cette victoire venait du ciel, ordonna que soit
élevée une chapelle dédiée à la Vierge

« Notre-Dame-d'Aubune »

en souvenir de cette "aube bonne" et fortunée qui donna la victoire aux armées
chrétiennes.

Mais le Diable, furieux de l'édification de ce pieux monument,

vola au sommet de la colline, et de sa griffe puissante arracha un énorme rocher
qu'il poussa dans la pente
afin d'écraser l'église.

Fort heureusement Marie, qui veille sur toute chose, sortit de son sanctuaire,
et du bout de sa quenouille, vint arrêter le roc et l'immobilisa au bord du
précipice.

Il s'y trouve encore, figé dans son équilibre, symbole du triomphe de la Vierge
sur Satan.

Quant à la quenouille, elle fut transformée en cyprès.

Depuis, dans la plaine, en creusant leurs sillons,
les laboureurs retrouvent de temps à autre les ossements funestes des Sarrasins
occis par le valeureux Charlemagne.

La tradition raconte que

lors d'un hiver, pour la Saint-Sébastien, il y eut tellement d'affluence qu'on
en vint à manquer de pain

Depuis lors, dans le midi, quand le pain vient à manquer, on dit

"Sien a Baoumo"

(on est à Beaumes).

Le Vaucluse compte sept moulins à huile.

Celui de Beaumes-de-Venise, parmi les plus importants, produit une huile fort
réputée.

Son histoire commence en 1859

alors qu'il appartenait au Marquis de Gaudemar, qui possédait toute la partie
basse du village.

1925,

quelques agriculteurs se regroupent, rachètent le moulin au marquis et créent la
Coopérative Agricole

"La Balméenne"

Jusqu'en 1978

ce pressoir fonctionne traditionnellement, avec de grosses meules de pierre et des scourtins

(filtres ronds en fibre végétale).

En dépit du terrible gel de 1956 qui détruit 80% des oliveraies, le moulin ne ferme pas ;

parmi les 5 que comptait Beaumes, il est le seul à survivre.

1960

la production d'olives reprend lentement.

1979

Après quelques 20 ans de bon fonctionnement la meule et les presses sont abandonnées

pour un procédé plus moderne, l'oléifiante.

1999

"La Balméenne" se dote d'un nouveau système d'extraction avec décanteur écologique.

"La Balméenne"

ne presse que les olives vertes de variété Verdale, cultivées uniquement pour leur huile.

Cette dernière porte le même nom car elle possède une belle couleur d'or vert qui fait sa spécificité ;

elle présente aussi la caractéristique d'être produite à partir d'une seule variété, ce qui est assez rare dans la région (exception faite de l'huile de Nyons)

La Verdale est une huile douce, onctueuse et fruitée, elle a de "l'ardance" et un peu d'amertume,

une saveur d'artichaut lorsqu'elle est nouvelle, puis un goût de poire et d'amande qui fait sa réputation.

La Galinière

Les dix-sept hectares du vignoble de la Galinière ont été patiemment taillés en terrasses par leur propriétaire, pour être plantés en muscat.

Un terrassement important qui vise à limiter l'érosion du sol par ruissellement.

Un réseau de canalisations a d'abord été mis en place, puis des banquettes épousant les courbes du terrain ont été édifiées. Les bandes étroites ainsi aménagées sont cultivées avec des moyens mécaniques adaptés.

Le résultat est harmonieux pour le site et satisfaisant quand à la qualité de la production.

Il a obtenu le label "Paysage de reconquête" attribué par le Ministère de l'Environnement en 1992.

L'oppidum de Durban

La sauvagerie et la force vous saisissent dans cet endroit battu par les grandes gifles du mistral.

Ce site ancien sur lequel fut édifié le premier village, au sommet de la falaise contre laquelle s'adosse avec langueur le bourg actuel de Beumes-de-Venise, se trouve sur le plateau des Courens, (où court le vent).

Depuis deux millénaires, l'oppidum de Durban (ou d'Urban) contrôle la plaine jusqu'à l'horizon.

De nombreux fragments de poteries trouvés aux alentours attestent que le lieu est
habité depuis mille ans avant JC :

les Memini s'y installent,

les Romains lui donnent son nom ; d'Urban vient en effet du latin "urbs", la
cité.

Ces derniers laissent quelques bas-reliefs et un autel à Apollon.

Au Moyen-Age,

Durban devient une petite seigneurie.

En longeant le sentier qui court sur l'extrême bord de la falaise ... les ruines de
son château au milieu des taillis.

Au détour d'une porte dans un vieux mur, surgit la voûte en cul de four de la
chapelle Saint-Michel.

Détruite au VIIIe siècle par les Sarrasins,

la citadelle fut rebâtie pour être ruinée à nouveau au XIIIe siècle.

Une dégringolade de terrasses restaurées descend vers la plaine, et compose un
joli patchwork de champs d'oliviers,

rescapés des incendies qui ont ravagé la falaise en 1976 et en 1984.

En longeant le vignoble,

on découvre la silhouette fantomatique de l'église Saint-Alary dont l'arc
décharné se détache sur l'azur vif.

A l'abri de son épine rocheuse, l'église a été bâtie au Ve siècle sur un ancien
lieu de culte,

puis fût détruite par les Sarrasins et remontée au Xe siècle.

Envahie de genêts à travers lesquels sifflent les rafales de mistral,
l'église n'est plus aujourd'hui qu'une émouvante salle de verdure à ciel ouvert
peuplée de chênes verts.

Elle meurt dans un noble abandon.

Tout autour, des restes de murailles et murets courent par endroits,

et au hasard des pérégrinations, on découvre quelques sarcophages de pierre à
demi ensevelis,
derniers restes de l'ancienne nécropole paléochrétienne du Ve siècle.

La légende du trésor de Durban

Au temps jadis,
c'est-à-dire vers le milieu du XVe siècle,
le seigneur Hugues d'Entremont coulait des jours tranquilles dans son château
nouvellement construit
près de Beaumes-de-Venise.

Etant veuf, il élevait seul sa fille unique Etiennette dans son domaine qui
s'étendait de la Salette jusqu'à Vacqueyras. C'était un gentilhomme jovial,
buveur et festoyeur qui menait grand train et dépensait sans compter.
Lorsqu'il avait besoin d'argent, il courait chez un prêteur à Carpentras et
engageait une ou deux de ses terres.

A quelques lieues de là,
vivaient pauvrement la Dame du Bouquet, veuve d'un compagnon d'arme du seigneur
d'Entremont, et son fils Guillaume. Les deux jeunes gens qui se connaissaient
depuis toujours, avaient été promis l'un à l'autre et s'aimaient.
Etiennette avait 18 ans, la taille souple et la chevelure sombre des filles du
Comtat.

Sur les hauteurs du plateau des Courens,
le sombre Jaufret de Venasque, seigneur de Durban, était revenu en son château.
Il avait beaucoup guerroyé, pour les Français comme pour les Anglais,
et était rentré riche car il connaissait le bon moment pour trahir.
A quarante ans passés, il s'était retiré sur ses terres où il vivait comme un
sauvage.

C'était un homme de mauvaise tournure, qui louchait de l'œil gauche et boitait de la jambe droite.

On le disait avare et méchant, et était fort peu apprécié du voisinage.

Un beau jour le sieur Hugues alla, comme de coutume, chez son prêteur à Carpentras

pour chercher quelque argent.

Celui-ci le mit en garde : toutes les terres d'Entremont étaient déjà engagées, seul restait le château.

Mais Hugues ne voulut rien entendre, et il repartit avec la somme qu'il souhaitait.

A quelque temps de là, ce seigneur eut la surprenante visite du sieur de Durban.

Celui-ci venait lui demander la main d'Etiennette.

Devant son étonnement, Jaufret de Venasque révéla à Hugues qu'il était son véritable créancier,

que désormais il possédait tous ses biens,

mais qu'il consentait à les rendre à Etiennette si celle-ci devenait sa femme.

Au comble du désespoir, le sieur d'Entremont donna sa parole.

Quand sa fille apprit la nouvelle, ne voulant point que son père ne manqua à sa parole, elle résolut d'obéir.

Guillaume son promis, désespéré, offrit son épée au Comte de Provence et partit guerroyer en Sicile.

Etiennette se maria et alla vivre dans l'affreuse demeure de Durban.

Dès lors, une série de malheurs s'abattit :

la Dame du Bouquet mourut, puis ce fut le tour du sieur Hugues ;

le feu enfin ravagea les bois de ses domaines et le château d'Entremont brûla.

A Durban, Etiennette traînait une existence lugubre.

Un jour que Jaufret se plaignait qu'elle ne lui donna point d'héritier, le prieur du couvent Saint-Hilaire conseilla au seigneur de se rendre en Terre Sainte,

afin de se faire pardonner ses méfaits et de conjurer cette malédiction.

Le sieur de Durban appela alors Jaumes, son écuyer,
qui toute la nuit l'aida à ensevelir son or dans une cachette au fond du château.
Puis, au petit matin, après avoir fait jurer à son valet de ne jamais révéler
cette cache,

Tous deux partirent vers les Lieux Saints.

Un an plus tard, l'écuyer revint seul au château.

Lors de leur traversée, son maître avait succombé aux coups des pirates.

Sauvé par un navire, Jaumes avait réussi à revenir.

On célébra une messe des morts pour le seigneur à Saint-Hilaire, et sa veuve prit
le deuil.

Peu à peu, elle devint moins pâle, et lorsque son veuvage fut terminé, elle
épousa Guillaume revenu de Sicile.

Ils eurent deux beaux enfants.

Quelques années plus tard, un horrible miséreux se présenta au château.

Jaumes lui donna une écuelle de nourriture, mais ne le reconnut point.

C'était pourtant le seigneur de Durban.

Celui-ci se rendit au couvent Saint-Hilaire pour se faire reconnaître,
mais le prieur ne voulut point croire qu'il était Jaufret de Venasque.

Il lui offrit une cellule afin qu'il se reposa.

Sentant sa mort prochaine, le vieux mendiant, qui avait trouvé la paix,
s'approcha des enfants d'Etienne

et leur donna un parchemin où était révélé la cache de son trésor.

Mais les enfants partirent en promenade et furent surpris par un orage qui les
trempa jusqu'aux os.

Rentrés au château, ils jetèrent au feu le parchemin dégoulinant aux lignes
effacées par la pluie.

Des années plus tard, lorsque Jaumes vint à mourir, fidèle à son serment, il
emporta le secret dans sa tombe.

Si bien que sous les ruines du château de Durban, dort une montagne d'or
que nul jusqu'à présent n'a su découvrir.

En arrivant depuis la plaine,
on remonte une pente douce plantée de vignes et piquée de grosses fermes, qui
mène par paliers successifs
au village de Gigondas.

A l'ombre de ses grands platanes, une place accueille tout d'abord le nouveau
venu.

Avec son alignement de caveaux à vin, ses quelques boutiques, ses restaurants et
son café,

celle-ci capte l'essentiel de l'activité du lieu.

Mais irrésistiblement,
on est attiré vers le haut, à travers l'entrelacs des ruelles qui, soigneusement
pavées et dallées, s'écoulent du château.

Au détour de l'une d'entre elles,
on découvre un lavoir au bord duquel discutent quelques femmes* à grands éclats
de couleur et de rire.

(* appelées des Bugadières à Gigondas)

Plus loin,
une petite place ombragée par un vénérable platane offre comme un écrin de
silence et de fraîcheur.
Il faut s'asseoir là, sur un banc de bois vert, et observer le cercle parfait des
branches

qui tendent un paisible plafond de verdure.

C'est alors que l'on note le froissement des feuilles dans la brise et le
friselis délicat d'une fontaine proche.

Le haut des ruelles débouche sur un éblouissement devant l'église.

Dans l'intense lumière que renvoie le parvis,
la plaine s'étend à nos pieds avec ses vignes quadrillées, ses haies de cyprès et
ses lointaines collines bleutées.

Gigondas

L'église

façade classique et son clocher-peigne si caractéristique,
fut reconstruite au tout début du XVIIIe siècle sur l'emplacement de l'édifice
primitif du XIIIe siècle.

sa toiture est tout particulièrement remarquable.

En épousant la forme des voûtes, elle distribue ses rangées de tuiles en un
incroyable graphisme en damier.

à l'intérieur les voûtes et la fresque du chœur.

A l'ombre d'un grand pin penché, chauffé au soleil, dans une bonne odeur
d'aiguilles rousses,

une sculpture de Tieri Lancereau-Monthubert
s'élanche comme la corne d'une licorne, jusqu'à frôler les plus hautes branches.

Le bois blanchi par le temps est travaillé, strié comme une pomme de pin.

C'est l'une des pièces du Cheminement de sculptures qui s'égraine tout au long
des pentes près de l'ancien hospice.

Une vingtaine d'oeuvres d'artistes sont ainsi exposées ça et là, et renouvelées
chaque année.

Durant l'été, le théâtre de verdure des hospices et l'église accueillent des
soirées lyriques.

La période estivale est clôturée par la traditionnelle fête votive qui a lieu le
premier week-end de septembre,

et depuis quelques années a retrouvé un nouveau lustre.

Pendant près de six siècles, de 1150 à 1731,

Gigondas fit partie de la Principauté d'Orange.

Auparavant, si l'on en croit son nom qui vient du latin "jucunditas", joie,
allégresse,

ce fut un site fort prisé des Romains.

Il est vrai que les aimables pentes des Dentelles, qui s'ouvrent largement vers
l'ouest sur la plaine du Rhône,

Offraient un lieu délicieux pour y établir des villas.

Ce n'est qu'après le terrible passage des Sarrasins que les habitants de
l'endroit se sont regroupés en village.

Il semble que celui-ci se situa tout d'abord aux alentours de la chapelle Saint-
Côme et Saint-Damien,

puis qu'au XIe siècle

il se soit implanté au pied du château édifié par les Princes d'Orange et bientôt
fortifié de puissantes murailles.

Gigondas était un poste stratégique avancé à la frontière du Comtat Venaissin.
De cet ensemble, il ne reste que les vestiges ruinés du château et les remparts,
mais au sommet du village, l'ancien hospice, récemment restauré, offre toujours
belle apparence.

Tout comme l'église, la citadelle a été assiégée par le redoutable Baron des
Adrets
en 1563.

Gigondas au début du XXe siècle

Les hospices

Si le village lui-même est en partie voué au tourisme, dans ses alentours le vin
occupe tout le monde.

Gigondas est avant tout un haut lieu viticole et les abords des nombreux domaines
bruisent d'activité
quand les vendanges battent leur plein.

En dehors de la vigne, le territoire de Gigondas a abrité d'autres activités aujourd'hui disparues.

Plusieurs tuileries exploitaient les gisements d'argile proches, au lieu-dit la Tuilière et à Lencieu.

La légende raconte que les tuiles étaient moulées sur la cuisse des ouvriers, comme le faisaient les Romains, et qu'ainsi leur gabarit était plus ou moins gros selon la taille des travailleurs.

L'entreprise de Lencieu modernisée a produit de façon industrielle jusque vers la fin des années 1960 où elle a fermé ses portes ; sa cheminée fut démolie en 1973.

Jusqu'au début du XXe siècle, il y eut aussi des fours à chaux et des fours à plâtre qui exploitaient les gisements de gypse ; parfois un moulin à vent était installé pour broyer la roche.

Parmi les personnages illustres de Gigondas, Eugène Raspail, neveu de l'homme politique républicain, fut un précurseur dans la culture scientifique de la vigne. On lui doit l'étonnant Château Raspail, maison de maître construite en 1866, avec sa façade ornée de médaillons, de guirlandes et de cariatides.

La chapelle Saint-Côme et Saint-Damien

chapelle du village originel élevée sur l'emplacement romain d'un temple païen. La construction d'origine date sans doute du Ve ou Vie siècle mais le bâtiment actuel fut érigé au XIIe siècle.

Très bel exemple d'architecture romane rurale,

telle qu'elle se présente aujourd'hui, cette chapelle comprend seulement le transept de l'église première avec son abside et ses deux absidioles.

Le reste aurait été détruit par le Baron des Adrets, à moins qu'il n'ait jamais été construit.

Elle est dédiée aux saints Côme et Damien, patrons de Gigondas mais aussi des chirurgiens et des barbiers.

Le nom de Montmirail a été donné par les Romains qui considéraient que le massif était composé de monts admirables, « mons mirabilis »

Cette dénomination évoque avec justesse l'étonnante esthétique de ces petites montagnes,

plus tard qualifiées de « Dentelles »

Le site de Montmirail situé au cœur des dites Dentelles, renferme des eaux minérales, véritable trésor dans cette Provence aride et sèche. Ces sources particulières sont connues dès la période romaine.

1744

une requête est déposée auprès de l'administration afin de pouvoir les exploiter. Les différentes sources ne sont analysées sérieusement qu'en 1790, certaines sont sulfureuses, d'autres salines ou ferrugineuses ; on leur trouve des propriétés purgatives et favorables au traitement des maladies de peau.

Au début du XIXe siècle, l'activité thermale se développe. Les curistes viennent en villégiature, et en 1818 des thermes et un grand hôtel sont bâtis.

Montmirail devient une station à la mode, on y croise Frédéric Mistral et Sarah Bernhardt qui viennent se soigner.

A cette époque plusieurs sources sont exploitées sur deux sites différents.

A Montmirail même se prennent les "grandes eaux".
Les thermes sont construits en contrebas de l'hôtel, au fond d'une gorge.
Totalelement envahis par une végétation inextricable,
on peut encore deviner des cabines de douche, un pavillon où les curistes
venaient boire leur verre d'eau,
et, au bout d'un tunnel aujourd'hui obstrué,
des salles souterraines ainsi qu'une gigantesque piscine remplie d'eau noire.
La nature ayant repris ses droits, la végétation a envahi les lieux et rendent
toute visite impossible.

Les "petites eaux", par contre, se prennent du côté de Durban
où, au fond de deux grottes reliées par un réseau de galeries, jaillit l'eau
verte.
Celle-ci "allège le corps et l'esprit" et se vend en bouteilles ; aujourd'hui
cette source est tarie.

La station thermale fonctionne jusqu'en 1939, où la guerre met fin à son
activité.

Le monastère de Prébayon,
l'ancien monastère de Prébayon se trouve à cheval sur le territoire des communes
de Crestet, Séguret et Gigondas.

Dans un vallon perdu, au fond d'un ravin où coule le Trignon, ce filet d'eau
infime dont le nom signifie pourtant vacarme,
il ne reste que quelques traces de constructions romaines à peine visibles,
mangées par la végétation.

Seul un pont de pierre, à arche unique, construit par les romains,
a résisté au temps et à la terrible crue du ruisseau qui en 962, emporta les
bâtiments de l'abbaye
et noya les religieuses.

Depuis, mystérieux et caché, le lieu s'est refermé dans le silence et l'oubli.

Un site voué à l'art

Gigondas posséda vraisemblablement deux châteaux,

l'un au sud, habité par le seigneur, l'autre au nord appelé Châteauneuf.
Ce dernier, construit en 1678 pour la confrérie du Saint-Sépulcre, fut assez vite
déserté par les religieux
et consacré aux enfants, aux pauvres et aux malades, si bien qu'il fut bientôt
désigné sous le nom d'hospice.

La restauration de ces bâtiments, qui en 1996 a obtenu le Trophée du CAUE de
Vaucluse,

Est le fait de l'association "Gigondas d'hier et d'aujourd'hui",
qui en collaboration avec le Syndicat AOC Gigondas et la commune, y a installé le
Cheminement de sculptures.

Depuis 1994,

Sont présentées une vingtaine d'œuvres disséminées
au pied des murailles, sur les terrasses et dans les jardins du haut village.
Celles-ci sont exposées une année durant, puis laissent la place à d'autres
créations.

L'art contemporain apporte ainsi son souffle en venant peupler et animer les
vieilles pierres du lieu.

Les trois oiseaux (Alain GILIER)

Lorsqu'on arrive à Lafare, une demi douzaine de gros platanes avenants s'alignent
disposés en éventail devant le village. .

Une fontaine bruisse

Les maisons s'égrainent sur un versant ensoleillé
comme quelques dés qui auraient été jetés pèle-mêle au pied de l'église Saint-
Sixte.

La modeste stature de celle-ci domine le confluent de deux vallons.

Faisant face aux Dentelles de Montmirail,
Lafare se résume à un enchevêtrement de bâtisses imbriquées les unes au-dessus
des autres,

et à quelques minuscules jardinets.
Sur les façades et les murets courent des vignes vierges dont l'éclat flamboie
en cette fin d'octobre.

L'unique placette,
« Place du Bicentenaire de la Révolution »
Entre deux maisons, un raidillon se perd, puis se transforme en escalier pour
aboutir sous un porche :

on vient de descendre la rue de la Poste, mais de poste il n'y a point.
le village est comme blessé, gravement entaillé par la route qui le coupe en
deux.

La profonde balafre d'un haut mur de soutènement sépare Lafare d'en haut de
Lafare d'en bas.

Mise à l'écart par cette muraille, la partie basse de la localité est coincée
contre le ruisseau en fond de vallon.

Quelques maisons et l'ancienne école, abandonnée avec son préau, se serrent d
ans ce lieu humide déserté par le soleil d'hiver.

Entraîné par les eaux de la Salette, un moulin à blé se trouvait là jadis.
Un petit pont enjambe l'étroite rivière pour rejoindre l'échelonnement des vignes
sur le versant d'en face.

Les pluies ont été fortes ces derniers temps, et les ondes gonflées
remplissent ce creux d'une rumeur de torrent de montagne.

Les origines du village de Lafare ne remontent guère au-delà du Moyen-Âge.
Son emplacement se trouvait ailleurs, un peu plus haut sur la rive opposée du
ruisseau,

au pied du rocher Saint-Christophe.

Une route serpentait là, qui reliait Malaucène à Gigondas à travers les Dentelles.

C'était un lieu de passage important où circulaient des marchands.

La légende raconte que, profitant de cette situation, les habitants avaient coutume de se livrer au brigandage jusqu'à ce que le seigneur du lieu finisse par tous les faire pendre. Par la suite, celui-ci fit rebâtir des maisons à l'emplacement du village actuel, et y installa une nouvelle population.

La fête votive de Lafare a lieu le 21 août, jour de la Saint-Christophe.

Le dimanche matin une messe est dite dans la chapelle Saint-Christophe.

Le Saint-Patron des voyageurs

Dressée toute seule au pied de son rocher, la chapelle Saint-Christophe se trouve dans un site d'une rare qualité.

Ce bijou d'art roman est l'unique vestige visible de l'antique lieu habité.

Ce fut certainement l'église primitive de l'ancien village disparu,

dont seules quelques traces de fortifications ont été retrouvées.

Modeste dans ses proportions et tout à fait simple, avec seulement une nef et une abside en cul-de-four,

elle fut édiflée au début du XIIe siècle.

A l'origine sa toiture se trouvait recouverte de lauzes.

En 1981,

son état d'abandon avancé émeut l'association "Alpes de Lumière" qui, avec le concours de la municipalité, entreprend sa restauration.

Les murs sont alors consolidés, le toit refait à l'ancienne, et une partie de la nef est aménagée en gîte d'étape

de façon à servir d'abri aux randonneurs et alpinistes.

Car l'endroit a une tradition d'accueil :
Saint-Christophe, en effet, est le Patron des Voyageurs et la chapelle lui est
dédiée.

Le visiteur doit se rendre dans ces parages comme sur la pointe des pieds,
presque en pèlerinage,
tant cette chapelle avec son côté sentinelle, sa forte présence au pied de
l'énorme rocher,
invite au respect, au silence, et à la contemplation.

Au temps des moulins
Tout au long des siècles passés,
Lafare possédait de nombreux moulins à vent, plantés sur les hauteurs derrière le
village,

mais aussi à eau, situés le long de la Salette.

Une écluse aménagée sur ce ruisseau permettait d'en alimenter les roues.
Dans presque chaque famille se trouvaient aussi des meules à traction animale
pour moudre le grain ou presser les olives.
Mais le XIXe siècle et son progrès ont peu à peu fait disparaître ces activités
artisanales et familiales.

Il ne reste plus que quelques pierres à moulin oubliées dans les caves
et, en certains endroits, des petites rigoles aménagées pour diriger les filets
d'huile d'olive.

Cependant la rue des Moulins et celle de l'Ecluse témoignent encore de ce passé
disparu.

Parvenir jusqu'à La Roque-Alric se mérite.

Il faut suivre sans se décourager, une route en lacets ondulant sous les pins
pour venir buter contre un piton rocheux au pied duquel sont lovées des maisons

comme incrustées dans le roc.

Là, blotti à l'abri de son éminence rocheuse, le village se chauffe voluptueusement au midi,

Tournant résolument le dos au festonnement des Dentelles.

On dirait un village de crèche, un décor peint avec ses vingt quatre maisons fraîchement restaurées.

Le pittoresque de ce lieu si parfaitement en osmose avec son rocher est presque excessif.

L'église posée sur une terrasse a la particularité d'être accolée à la paroi qui fait office de mur.

De style XVIIIe siècle, cet édifice sans prétention a un aspect inachevé.

Au XIXe siècle, un clocher-tour est juxtaposé à la nef.

On dit qu'un ambitieux projet de campanile aurait été envisagé sur le sommet du rocher.

Si celui-ci avait vu le jour il aurait fallu carillonner avec une chaîne longue de 35 mètres.

Dans l'axe d'une ruelle, quelques échappées sur les Dentelles dressées en toile de fond

sont encadrées par la verticalité massive du clocher, et l'élancement de deux noirs cyprès.

Là aussi le tableau est parfait, prêt à peindre.

Le cimetière se tient à l'écart.

Quelques tombes de guingois se regroupent autour de trois vieux ifs vénérables tandis que, non loin, la timide chapelle romane Saint-Michel dresse les derniers vestiges de sa présence.

L'association "Ressurgir" a entrepris d'enremonter le toit, les murs et sa voûte en cul-de-four.

La Roque-Alric

La Roque-Alric, qui jusqu'au début du XIVe siècle s'appelait la Roque Henri,
est la commune la moins peuplée du massif,
bien que le lieu semble très habité et particulièrement vivant.

La restauration de l'église
1993-1994

une première tranche de travaux effectuée pour consolider la sacristie et le
clocher,

une restauration intérieure a été réalisée.

En 1999 et 2000,

le parvis et le cheminement de la ruelle d'accès, ont été refaits.

Un gros travail de reconstruction du mur de soutènement et de pavage a mis en
valeur l'église et tout le haut du village. Ce chantier a été remarqué pour sa
qualité et primé en 2000 dans le cadre du Trophée du CAUE de Vaucluse.

Sablet

est un village rond,

enroulé en coquille autour de son église, et confortablement lové sur sa butte de
sable au milieu de la plaine.

Les Romains s'y sont installés et ont laissé quelques vestiges,
parmi lesquels un autel voué au dieu Mars et un autre dédié aux déesses de la
Destinée.

Rattaché au Comtat Venaissin et donc propriété de la Papauté dès 1274,
Sablet ne fut jamais inféodé.

Point de seigneur, par conséquent point de château.

Mais des remparts élevés dès le XIVe siècle contre les incursions ennemies,
qui n'empêchèrent pas, lors des Guerres de Religion, les Protestants de prendre
l'endroit.

Peut-être ces murailles jouèrent-elles un rôle lorsque la peste de 1721 épargna le lieu.

Toujours est-il que les Sabletains ont érigé une chapelle à Saint-Roch, pour lui rendre grâce d'avoir échappé au fléau.

L'église

Au cœur même du village,

Enchâssée sur une petite éminence et bordée d'un modeste jardin planté d'oliviers elle a l'apparence fruste et tassée des édifices romans.

Sa présence a quelque chose de rassurant, de maternel.

Ce n'est pas une église hautaine et élégante, dominant les alentours de sa hauteur,

c'est un monument généreux qui couve le village sans coquetterie, comme une mère nourricière.

Seul son clocher carré, préoccupé de ce qui peut exister ailleurs, émerge des toits, à la manière d'un périscope.

A l'intérieur 4 bustes de musiciens ornent les culots de voûtes. Ils datent sans doute du XIVe siècle.

Journée du Livre.

l'un des moments forts des étés de Sablet, avec la fête votive qui, le 7 août,

L'une des particularités de Sablet est le fait de l'écrivain Jean Raspail, qui a ouvert dans une maison des remparts le Consulat de Patagonie, clin d'œil à son roman sur les Patagons.

Une dynastie d'hommes de plume

Parmi les célébrités de Sablet, se trouve une dynastie d'écrivains, les Bonnefoy.

Fils de paysan, le grandpère, Marc (1840-1896), fut un poète ami du Parnasse ;
le père, Lucien (1876-1955), publia de nombreux poèmes et fut critique littéraire

;

enfin Georges (1912-1940), le fils, agrégé de lettres et normalien, poète lui
aussi,

fut un grand admirateur d'Alfred de Vigny.

Le lézard vert

"Quand tout s'effeuille, sauf le lierre,
Quand le ciel de brume est couvert,
Dans quelque trou, sous quelque pierre
Se retire le lézard vert.

Et dans cette retraite obscure

Il reste immobile, engourdi,

Tant que la plaine est sans verdure,

Tant que l'air n'est pas attiédi.

Mais dès qu'un chaud rayon pénètre

Le sein de la terre qui dort,

Comme s'il venait de renaître,

De son trou le reptile sort..."

Marc Bonnefoy

La journée du livre de Sablet

Depuis 1987,

chaque troisième week-end de juillet,

la Journée du Livre de Sablet rassemble plus d'une centaine d'écrivains.

Installée dans des stands qui

envahissent le village, une joyeuse quantité d'auteurs,

connus ou moins connus, aiment à se retrouver là pour présenter leurs derniers écrits, mais aussi pour cette ambiance conviviale et bon enfant que les organisateurs savent y entretenir.

Ce sont les Compagnons des Barrys, autour de la personnalité de leur président, qui un beau jour ont eu l'idée de rassembler des gens de lettres sur la place de Sablet, pour une vaste séance de dédicaces.

Une petite équipe de bénévoles a commencé par recevoir 40 auteurs et vendre 900 ouvrages la première année.

La Journée du Livre était lancée, et en l'an 2000, une centaine d'écrivains furent invités et quelques 7500 volumes vendus. Avec son Prix du Premier Roman, Sablet aujourd'hui fait partie des salons qui comptent dans le milieu littéraire.

A peu près toutes les plumes de renom se sont assises sur la place de Sablet, Marie Cardinal, Régine Desforge, et Max Gallo, entre autres, sont venus parrainer cette Journée.

Mais la réussite de cette manifestation est surtout le fait du village tout entier, qui, pour l'occasion, a également créé une Cuvée du Livre. Ainsi Sablet, bien campé dans sa ruralité, s'est créé une nouvelle image, celle d'un endroit où l'on aime le livre, où celui-ci est considéré avant tout comme un plaisir.

Le 10 mai 1907

est inauguré une ligne de chemin de fer entre Orange et Buis-les-Baronnies. Ce " tramway à vapeur " fait halte à Camaret, Violès, traverse l'Ouvèze sur un pont de pierre, s'arrête à Sablet, Séguret, Roaix puis à Vaison.

Il se dirige ensuite vers la gare de Malaucène-Crestet, puis rejoint Mollans-Propiac après avoir traversé le Toulourenc, passe à Pierrelongue, fait quelques contours puis disparaît dans un tunnel

pour ressortir et arriver enfin à Buisles- Baronnies.

Construite en trois ans sur près de cinquante kilomètres,
la voie ferrée remontant le cours de l'Ouvèze est dotée d'une douzaine de
petites gares.

Celles-ci, disséminées dans la campagne, souvent entre deux villages, se trouvent
implantées en des lieux stratégiques.

Celle de Sablet

comporte un bâtiment de voyageurs, un magasin et une lampisterie, et se trouve
pourvue d'un réservoir d'eau.

En effet les locomotives à vapeur ont peine à atteindre Vaison sans être
ravitaillées en eau pendant la route.

Pour la population locale, ce train a une importance considérable ;
il comprend des wagons de voyageurs
avec 9 places en première classe, aux banquettes rembourrées, et 43 places en
seconde classe, aux sièges en bois.

Le trajet, à ses débuts, coûte un sou le kilomètre.

A raison de 35 kilomètres/heure,
il faut environ 2h40 pour monter jusqu'au Buis, et dix minutes de moins pour
redescendre vers Orange.

Mais le convoi transporte surtout des marchandises variées
telles que du charbon, des tonneaux de vin, du fourrage ou des olives.
A Vaison on décharge aussi des galoches, à Sablet des briques et des tuiles, du
sucre à vendanges, du tabac..

Très vite, toute une vie s'installe autour du chemin de fer.

A la montée, celui-ci va parfois si lentement,
qu'au printemps les voyageurs peuvent descendre en route, cueillir
quelques cerises, puis remonter et continuer leur trajet. Dans les années 1930,
lors de la saison estivale, des trains supplémentaires font le voyage le soir en
fonction des horaires de spectacle

des théâtres antiques de Vaison et d'Orange.

Ils en attendent la fin puis retournent au Buis où ils arrivent à 3h du matin.
Ce nouveau moyen de locomotion permet aussi aux curistes d'aller fort commodément

jusqu'à Sablet,

d'où ils peuvent ensuite rejoindre les thermes de Montmirail en voiture à cheval.

Cette liaison Orange - Buis-les-Baronnies fonctionne

jusqu'en 1952.

Depuis, les petites gares et les maisonnettes des passages à niveaux se sont
endormies,

oubliées dans les champs, témoins d'une époque dont la mémoire s'estompe.

Suzette

est un petit piton rocheux dressé au milieu d'un cirque vallonné.

Une poignée de maisons s'y agrippe.

Face aux Dentelles de Montmirail, qui en cet endroit se déploient dans toute leur
majesté

, l'ensemble évoque un paysage d'opérette.

Quelques monnaies datant de l'Empereur Hadrien trouvées à Roubiol
et une pierre funéraire, datée du VIII^e siècle, scellée dans un mur de la ferme

Saint- Martin

attestent de la présence des Romains en ces lieux.

En 1309 le Comte de Provence cède Suzette et

Châteauneuf-Redortier à Bertrand des Baux, Prince d'Orange.

Ainsi à partir de cette date, lié à la Principauté, le destin de ce village
rejoint celui de Gigondas,

comme bastion avancé aux frontières du Comtat Venaissin.

Sur le rocher de Suzette se dressait à cette époque un château fort dont il ne
reste rien.

Détruit en 1563, il fut réparé par les Seigneurs d'Allemand en 1650.

Puis, lorsque la Principauté d'Orange est revenue au Royaume de France, il semble que la forteresse de Suzette, ne présentant plus d'intérêt stratégique, ait été laissée à l'abandon.

Peu à peu ses pierres furent utilisées comme matériau de construction par les habitants du lieu, comme le voulait l'usage à cette époque, et le bâtiment ne tarda pas à disparaître.

Une vierge a été érigée au XIXe siècle sur cet emplacement, en haut du rocher envahi par la végétation.

Village miniature,

Suzette possède une école, une mairie, un café et à peine une dizaine de maisons.

Sa petite église romane est à l'échelle du lieu,

avec son clocher peigne et son abside en cul-de-four flanquée d'absidioles.

L'acoustique y est excellente et des concerts de musique de chambre y sont donnés durant l'été.

La situation perchée de l'endroit et un sol aride ont depuis toujours produit une agriculture pauvre.

Au début du XXe siècle,

d'étroites banquettes étaient cultivées d'oliviers, de blé, et de quelques plants de vigne, juste de quoi vivre en autarcie ; pour les habitants du village, la vie était dure.

Dans les années 1960, le développement des cerisiers et surtout des abricotiers a apporté un début de richesse.

Vingt ans plus tard, ces cultures sont remplacées par la vigne qui marque une véritable révolution.

Progressivement, les vergers sont arrachés,

les restanques replantées, de nouvelles terres défrichées pour créer des vignobles.

Et en 1979

l'appellation "Côtes du Rhône Villages" vient couronner ces efforts.
Si bien qu'aujourd'hui, les agriculteurs de Suzette sont devenus viticulteurs
et ont acquis une aisance semblable au niveau de vie des exploitants de la
plaine.

Si le vignoble de Suzette s'est développé de façon caractéristique, il a
également innové.

En effet, certains cépages qui jusque là n'étaient pas traditionnellement
cultivés dans la région,
ont été introduit depuis peu.

Ainsi le vionnier, cultivé dans les Côtes du Rhône septentrionales, qui donne un
vin blanc très prisé,

A fait son apparition sur une large échelle dans les vignes de Suzette.

Quelques caves particulières le vinifient,
apportant ainsi un nouveau type de vin à la palette des vins rouges que produit
le terroir de ce village.

Châteauneuf-Redortier,
site féodal stratégique

Le site de Châteauneuf-Redortier se situe à flanc de coteau, au débouché du Pas-
de-l'Aigle

où un édifice féodal se dressait au XIIIe siècle,
contrôlant le versant nord du Saint-Amand et faisant face au piton de Suzette.
Tout comme ce village, Chateauneuf devient possession des Princes d'Orange, dès
1309.

De l'ancienne bâtisse fortifiée, seuls subsistent quelques soubassements, d'une
épaisseur impressionnante,

Qui servent de base à la construction actuelle qui abrite un domaine viticole.

Une variété fruitière disparue

A Suzette,

jusque vers 1980, on cultivait surtout l'abricotier.

Le Rosé de Suzette

était connu et recherché dans la région pour sa saveur exceptionnelle.

Cette

ancienne variété, dont le nom véritable est Poman rosé, était aussi cultivée sur
les bords de la Durance

et dans les environs de Buis-les-Baronnies.

Elle donnait des fruits de petite taille, mais d'un beau rose cuivré et d'un
parfum extraordinaire.

Ceux-ci étaient très prisés par les confiseurs d'Apt qui en faisaient des fruits
confits particulièrement savoureux. Toutefois, cet abricotier présentait

l'inconvénient d'alterner,

c'est-à-dire de ne produire qu'une année sur deux, voire sur trois.

Cette absence de rendement est sans doute la raison pour laquelle le Rosé a été
progressivement abandonné.

Aujourd'hui, il a pratiquement disparu des vergers provençaux,
et les quelques rares arbres qui subsistent sont regardés comme de précieuses
reliques.

Vacqueyras

Pour beaucoup, une agglomération ponctuée d'un feu rouge, le long d'une route qui
file vers le nord.

Il y a peu, à ce croisement se trouvait un vieil écriteau où était inscrit
"interdit de trotter ou de galoper".

L'automobiliste souriait, le feu passait au vert

et l'on s'en allait en pensant qu'un village où il était interdit de trotter et de galoper ne pouvait être que sympathique.

Comme dans toute la région, les Romains ont séjourné à Vacqueyras et laissé quelques traces,
dont un autel au dieu Mars.

Propriété des Princes d'Orange, le château fut cédé en 1210 aux Comtes de Toulouse,

puis devint partie intégrante du Comtat Venaissin et donc possession des Papes.

A l'exception du porche, il reste peu de traces de l'enceinte fortifiée, mais on peut l'imaginer d'après les rues concentriques qu'encercle le cours. Bordée de façades colorées d'ocre et de rose, parfois tapissées de vigne vierge, cette voie suit le tracé des anciens remparts. Il fait bon s'asseoir au café qui se trouve là,

à l'ombre paisible des vieux platanes, et savourer la paix d'une douce matinée.

Voilà un lieu qui invite à prendre le temps de vivre, tout simplement.

A écouter le roucoulement des tourterelles, à regarder passer une vieille dame, ou encore à glaner quelques bribes d'une conversation tranquille.

Juste devant le bar, placés au creux de vénérables branches, de grands pots d'impatiences débordent d'écarlate.

En passant sous une porte on pénètre dans le cœur du village et l'on se trouve très vite sur la place de l'Eglise.

L'édifice primitif a été atteint par la foudre en 1585 et il fallut le reconstruire.

Puis, devenu trop petit il fut agrandi au XVIIe siècle, mais par manque d'espace, on l'orienta au nord et non à l'est comme le veut la tradition.

Sa façade de style jésuite, malgré une certaine élégance, semble inachevée. L'intérieur frappe par ses voûtes romanes fraîchement badigeonnées d'ocre et de blanc,

et, par un très beau retable doré représentant Saint-Barthélemy et Saint-Placide,
disposé dans le chœur.

Minérale et implacable de blondeur dans la lumière intense, la place est aussi
celle du château.

En face se tient une belle bâtisse carrée dotée d'une très ancienne tour ronde
percée de bouches à feu.

Derrière sa grille, du fond d'un jardin deviné, émergent les flammes noires de
trois antiques cyprès.

Au-delà, par une échappée entre les maisons, les Dentelles de Montmirail se
profilent,

bleutées et festonnées dans la brume de soleil.

Un trésor baroque campagnard

Une pertinente restauration de l'église Saint-Barthélemy de Vacqueyras
a fort agréablement mis en valeur le magnifique retable qui en occupe le chœur.
Cet ensemble en bois doré du XVIIe siècle, de style " baroque campagnard ",
frappe par sa monumentalité et sa richesse dans cette modeste église.

Il se compose de plusieurs tableaux :

à droite Saint-Placide avec la palme du martyr, à gauche le martyr de Saint-
Barthélemy,

au centre Saint-Vincent.

Au sommet du retable, dans une niche centrale, on peut distinguer une Assomption.

Inclus dans les boiseries, d'un côté,
une Vierge avec l'enfant Jésus et le jeune Saint-Jean-Baptiste qui semblent plus
récents,

et de l'autre, une Adoration des Mages qui serait peut-être une copie de Rubens.

Ce trésor, surprenant de qualité et de richesse, contraste avec l'émouvante
simplicité du lieu.

L'impossible amour du chevalier troubadour

Parmi les personnages marquants du village, il en est un étranagement méconnu.

C'est Raimbaud de Vacqueyras, l'un des plus grands poètes du XIIe siècle.

Sa vie est plus romanesque encore que ses œuvres.

Il naquit en 1155 et fut d'abord troubadour à la cour du premier Prince d'Orange,

Bertrand des Baux,

avant de servir son fils, Guillaume.

Ses chansons parfois irrévérencieuses déplurent au jeune maître

et le poète fut bientôt contraint d'aller chercher fortune ailleurs.

Il se rendit en Italie où, après avoir mené une vie de crève-la-faim à Gènes,

il fut admis à la cour de Boniface de Montferrat dont il devint l'ami.

Mais voilà qu'il tomba amoureux de la belle Béatrice, fille de ce seigneur.

Cet amour, quoique partagé, était totalement impossible en raison du haut rang de la dame.

Il fut cependant chanté par Raimbaud dans de fort belles pages jusqu'en 1202.

C'est alors que Boniface résolut de partir en croisade, et d'emmener avec lui son troubadour

qu'il avait ordonné chevalier.

Celui-ci avoua ne pas avoir le cœur à traverser les mers, mais par fidélité pour son maître, il partit.

Lors de cette épopée, tous deux se couvrirent de gloire,

et il semble même que Raimbaud fut nommé gouverneur de Salonique.

Au bout de cinq ans, Boniface décida de rentrer dans son fief, et une foi encore le poète le suivit.

Hélas, sur le chemin du retour, lors d'une expédition contre les Bulgares, tous deux trouvèrent la mort.

Ainsi Raimbaud ne revit jamais la belle Béatrice.

Edition : KH Communication
Chemin de Dendeymasque - 84380 MAZAN - Tél. 04 90 69 76 78
Flashage/Impression : Authima groupe
Avenue de l'Orme fourchu - 84000 AVIGNON - Tél. 04 90 87 51 05
Maquette/Illustrations : KH Communication

Impression juin 2002

Numéro ISBN : 2-9518837-0-6

Dépôt légal juillet 2002

Tirage : 4000 exemplaires

Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement de Vaucluse - 2002
4, rue Petite calade - 84000 AVIGNON - Tél. 04 90 85 29 35 - www.archi.fr/CAUE84
- caue84@wanadoo.fr

KH Communication - 2002

BP 268 - 84011 AVIGNON Cedex 01 - Tél. 06 11 99 35 31 - www.khcommunication.com

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous
pays